

Antispécisme et lutte de classes  
Analyse et dialectique

Pierre Le Bec

17 juin 2024

# Table des matières

<b>1</b>	<b>Remerciement</b>	<b>4</b>
<b>2</b>	<b>Préface</b>	<b>5</b>
<b>3</b>	<b>Le prologue</b>	<b>18</b>
<b>4</b>	<b>Un angle entre animalisme et communisme</b>	<b>20</b>
4.1	La question de la radicalité . . . . .	20
4.2	La tentation de l'extrémisme . . . . .	24
<b>5</b>	<b>Le paradoxe du libéralisme</b>	<b>28</b>
5.1	Le mouvement pro-choix et ses errements . . . . .	28
5.2	Le libéralisme philosophique antithèse du libéralisme philosophique .	30
<b>6</b>	<b>La nostalgie du passé</b>	<b>32</b>
6.1	Le reductio ad Nandertalium . . . . .	32
6.2	Le mythe du chasseur-cueilleur . . . . .	33
6.3	La virilité à l'Antiquité . . . . .	34
6.3.1	La viande symbole du patriarcat . . . . .	34
6.3.2	Un âge d'or révolu . . . . .	35
<b>7</b>	<b>L'agriculture et l'élevage</b>	<b>37</b>
7.1	La révolution agraire du néolithique : la transformation de la chasse à l'élevage . . . . .	37
7.2	De l'élevage à l'eugénisme . . . . .	38
7.2.1	La domestication : un pacte entre l'homme et l'animall . . . . .	38
7.2.2	Aux origines de l'eugénisme . . . . .	39
7.2.3	L'eugénisme moderne . . . . .	40
<b>8</b>	<b>L'abattage</b>	<b>40</b>
8.1	L'abattage traditionnel . . . . .	41
8.2	L'abattage conventionnel . . . . .	42
8.3	L'abattage rituel . . . . .	44
<b>9</b>	<b>La nécessité d'une théorie révolutionnaire</b>	<b>44</b>
9.1	Une approche marxiste de la révolution . . . . .	45
9.2	Le contexte d'une double lutte . . . . .	46
<b>10</b>	<b>Le réformisme dans de nombreux courants</b>	<b>48</b>
10.1	Le welfarisme . . . . .	49
10.2	La social-démocratie . . . . .	50
<b>11</b>	<b>Les freins de l'émancipation</b>	<b>51</b>
11.1	L'adaptation du capitalisme . . . . .	51
11.2	Le virage néoconservateur . . . . .	53

<b>12</b>	<b>Quelle république pour demain ?</b>	<b>54</b>
12.1	Une république vacillante . . . . .	54
12.2	Une République non-aboutie . . . . .	55
<b>13</b>	<b>Des lendemains difficiles</b>	<b>56</b>
13.1	Un capitalisme de connivence . . . . .	56
<b>14</b>	<b>Après la pluie, le beau temps</b>	<b>58</b>
14.1	Une lutte animaliste anticapitaliste . . . . .	58
14.2	L'abolition des rapports de domination . . . . .	59
14.3	Une société post-capitaliste et post-spéciste . . . . .	61
<b>15</b>	<b>Epilogue</b>	<b>61</b>
<b>16</b>	<b>Post-Face</b>	<b>62</b>

## Résumé

### Français :

« Antispécisme et lutte des classes » est un livre traitant dans le cadre d'une « convergence des luttes » de deux notions *a priori* différentes, mais qui utilisent les mêmes approches sémantiques. L'approche réformiste ou révolutionnaire, c'est-à-dire welfariste ou abolitionniste permet de mieux comprendre cette dimension. Au travers, de nombreux articles préexistants mettent en lumière cette introduction à la question d'une « convergence » durable et raisonnée là où les conservateurs et les capitalistes souhaitent amener vers un ultralibéralisme. La question d'abolir l'ensemble des exploitations intervient dans un filigrane nécessaire là où les partisans de « l'altruisme » souhaitent continuer les mécanismes de domination depuis des siècles, car on aurait toujours fait cela ainsi. Les temps ont changé et les mentalités également. Cette introduction permet de saisir l'idée finalement d'une seule lutte.

### English :

« Antispeciesism and Class Struggle » is a book that deals with the « convergence of struggles » of two different notions, but which use the same semantic approaches. The reformist or revolutionary approach, i.e. welfarist or abolitionist, allows us to better understand this dimension. Through, many pre-existing articles highlight this introduction to the question of a sustainable and reasoned « convergence » where conservatives and capitalists wish to lead to an ultraliberalism. The question of abolishing all exploitations intervenes in a necessary watermark where the partisans of « altruism » wish to continue the mechanisms of domination since centuries, because it would have always been done so. Times have changed and so have mentalities. This introduction allows us to grasp the idea of a single struggle.

### Informations importantes :

Cet essai politique a été écrit sous une licence Creative Commons (Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International) afin de pouvoir diffuser massivement les différents travaux à ce sujet.

### Pour toutes informations supplémentaires :

Courriel : [antispécisme.anticapitalisme@gmail.com](mailto:antispécisme.anticapitalisme@gmail.com)

# 1 Remerciement

Cet ouvrage n'aurait jamais pu voir le jour sans mes parents, mon petit-frère et Laëtitia, ma compagne. Dans les moment difficile, ils ont toujours été là à mes côté et m'ont épaulé.

Je remercie les médecins, le personnel soignant et les équipes thérapeutiques au travers des épreuves de la vie que j'ai traversé, notamment en gagnant jour après jour face à ma maladie

Je remercie également les différentes personnes au travers des collectifs que j'ai rencontré, que j'ai suivis et des personnes qui m'ont permises de prendre conscience de l'intérêt des questions éthiques sur les animaux non-humains. Ces derniers m'ont fait prendre conscience de l'intérêt fondamental qu'il doit exister

J'ai une pensée affectueuse pour mon grand-père qui je pense, là où il est aurait été très fier de son petit-fils.

## 2 Préface

### I.

Au départ de l'écriture de livre, il fut un ouvrage différent des autres. Lire s'avère être un choix. En sélectionnant cela, j'avais déjà effectué une grande partie de mon approche en ouvrant une « boîte de Pandore ». Cela ne peut que surprendre, mais j'étais comme beaucoup de personnes : un mangeur de viande et un amateur de viande saignante, car je n'avais pas fait le lien entre la viande et la souffrance animale. J'avais abouti à un raisonnement mettant au travers de mon expérience politique tout comme celle de mon vécu sociologique, je pensais être imperméable à de nombreuses critiques. C'était en d'autres sens une approche particulièrement hautaine.

La lecture m'a toujours permis d'avoir une fenêtre ouverte vers le monde extérieur. En effet, je pensais à cette époque que le militantisme se résumait par l'approche littéraire dans le cadre d'une d'un angle contradictoire par moment. Les analyses que je lisais souvent au travers de livres progressistes m'encourageaient à suivre le chemin que j'avais entrepris. Je suis luxemburgiste ce qui implique que j'adhère aux différentes thèses et démonstrations de Rosa Luxemburg. Les investigations apparaissent comme nécessaire à un moment majeur où la recherche de la chute du capitalisme devenait nécessaire. À cette époque, l'esprit ne pouvait qu'entendre les arguments des uns et les arguments des autres. Cependant, il apparaît cohérent que la problématique ne résultait pas en termes d'arguments, car affirmer qu'il existe un débat cela invisibilisait les animaux non-humains. J'étais dans une approche dans mon handicap (qui me poursuit dans la vie quotidienne). Je voyais bien que le rapprochement entre la sphère validiste et la sphère. Dès lors, cela m'a fait penser que la lecture d'un *Éternel Treblinka* intervenait dans un moment assez symptomatique de ma vie. Au travers d'une longue hospitalisation, j'ai pris la décision d'aller vers le végétarisme au travers des repas dans le cadre d'une institution qui n'est pas toujours formée aux questions des différents régimes alimentaires. J'avais compris la difficulté qui serait face à moi dans le cadre de problèmes de santé divers. Je crois fondamentalement que l'expérience changea ma vie de fond en comble. À ce jour, je crois qu'il y avait une vie avant la consommation de viande, de poisson, et même des œufs et une vie après. Le choix demeurerait comme définitif et allait avoir un impact considérable dans mon quotidien. Il semble nécessaire pour cela de réaliser un saut dans le temps afin de mieux comprendre d'où je viens et les différentes aspirations qui en ressortent.

Par le passé, j'avais couvert des manifestations se déroulant dans une violence inouïe. Je prenais des photographies et je réalisais des montages audiovisuels. Il y avait souvent des affrontements entre les forces de l'ordre et les manifestants. Les cortèges de tête avançaient avec une détermination face à l'obscurantisme et la régression sociale qui pousserait la France vers le XIX<sup>ème</sup> siècle. Cela s'enracinait presque dans le retour à la bougie au nom du marché et de la libéralisation (au travers de l'autoritarisme). Le néolibéralisme n'est pas un « nouveau libéral », mais une pensée différente du libéralisme. L'idée ne résidait pas à créer un « marché pur », mais d'encadrer ce marché et de l'accompagner vers les dogmes libérales. Or, les personnes ont été nombreuses à refuser l'affaiblissement de l'Etat Providence

(*Welfare State*) au profit d'une privatisation pour les marchés et la paupérisation massive des classes laborieuses.

Pourtant, les réformes sécessionnistes et paternalistes continuèrent de pleuvoir comme un orage de grêles malgré une population farouchement hostile. Chaque réforme séparatiste engendrait le chaos et un mécontentement croissant de la population pour des résultats qui n'arrivèrent jamais. Je croyais que nous étions au bord d'un tsunami qui allait emporter avec lui tout sur son passage. Le pouvoir d'achat reculait et les travailleurs devenaient des « collaborateurs ». Ainsi, l'idée pour les adeptes de la doctrine sociale de l'Église, elle s'avérait nécessaire à leurs yeux afin d'effacer les éléments d'opposition entre le travailleur et le patron. Lorsque la mer se retirait au loin, les ennuis sérieux commençaient à se profiler. La dette publique croissait progressivement et s'amplifiait sous les différentes lois budgétaires. L'assistanat des entreprises et la question à terme de la banqueroute au travers d'un défaut de paiement devenaient foncièrement complexes. J'avais très bien vu ce qui était arrivé à la Grèce qui fut sacrifiée sur l'Hôtel des marchés financiers de telle sorte que le pays s'est retrouvé en voie de développement. Le grand bon dans le passé permettait également de comprendre la logique du déferlement du raz-de-marée. De cette sorte, nous n'étions que des statistiques tel le regard d'un bétail par les yeux des éleveurs. Dans les faits, des manifestations d'une ampleur importante se déroulaient sur l'ensemble du pays. Les batailles rangées entre le pot de fer et le pot de terre se retrouvaient fréquemment entre deux mondes, deux visions : l'une tombait inévitablement dans le néofascisme, l'autre apportait le progrès et les conquêtes sociales.

Les batailles rangées attinrent leur paroxysme lorsque je suis fut touché par une grenade de désencerclement durant une manifestation abolissant l'Etat de droit au profit de la « codification de l'Etat d'urgence » dans le droit commun. La douleur de l'explosion sur la peau me rappela l'approche de la sentience. La violence de la déflagration généra une blessure au travers d'un hématome considérable. Elle resta visible pendant deux à trois semaines. À cette époque, j'étais en stage dans un IFAS (Institut de Formation d'Aide-Soignant) dans une unité de l'hôpital Saint-Louis. J'entendais les critiques faites contre les manifestants. J'ai eu un pansement pendant quelques semaines. Le problème résidait dans le fait que la blessure suintait et parfois transperçait les compresses pour coller la peau. Cela faisait une légère marque sur le pantalon. Cette situation complexe m'interrogeait fortement. Aussi, cela a généré un début de raisonnement assez diamétralement opposé sur la question des animaux au travers de la douleur que j'éprouvais. Mais cela ne remit pas vraiment en question dans ma façon d'être et d'agir.

Au travers des différentes lois contre le terrorisme et la suspension de l'Etat de droit, les « hollandistes » et les « vallsistes » s'étaient couchés sur une revendication lepéniste : la sécurité, première des libertés. L'extrême-droite occupait un poste fondamental puisqu'elle avait le monopole de l'électorat au sein des forces de l'ordre. On aurait moins de libertés, mais on n'était pas pour autant protégé du terrorisme. Dès lors, la vie avait considérablement changé. Les « gardiens de la paix » étaient devenus les « forces de l'ordre ». Ce changement entre la pacification d'une société tel une cocotte-minute et la question de gérer l'ordre public (et politique) par violence s'enracina durablement. Aussi, l'approche se targuait en raison que les différentes unités de Police découlaient inéluctablement du Pétainisme. Sur le

papier, la Police Nationale était républicaine, mais dans les faits, il s'agissait d'un trompe l'œil, l'extrême-droite et la droite extrême noyautait l'ensemble des différents corps du ministère de l'Intérieur. Or, une structure républicaine ne pouvait l'être si ses membres s'inscrivaient dans une logique antirépublicaine. Cela explique entre autres les différentes violences organisées sans règle, sans droit et sans loi. Aussi, le mouvement social dans ses différents déroulements se retrouvait face à tout ce que l'extrême-droite haïssait : les libertés publiques, le syndicalisme et les revendications des travailleurs. Les mutilateurs agissaient non pas dans l'intérêt public, mais dans l'intérêt des corporations et de leurs idées politiques. Gérard Jugnot disait dans *papy fait de la résistance* que « c'était français, c'est la police française ». Le désarmement des forces de l'ordre puis la dissolution interviendront à un moment précis du processus du mouvement social. Dès lors, les différents ministres de l'Intérieur se succédaient et le programme de l'extrême-droite, c'est-à-dire le programme des policiers eux-mêmes était appliqué progressivement afin que finalement dans un futur proche le ministre de l'Intérieur ne soit qu'une antenne de l'extrême-droite de façon officielle et non pas officieuse.

Les terroristes avaient réussi à créer les conditions stratégiques pour qu'ils imposent le calendrier, et la réponse ne pouvait qu'être sécuritaire. De ce fait, les conservateurs s'étaient couchés et le terrorisme (notamment au travers de Daesh) l'avait emporté. Le monde ne serait plus comme avant. Pendant ce temps-là, je concevais que la blessure était à l'image de ce qui allait arriver profondément. La suppression graduelle au travers de l'abolition de l'Etat de droit permettait d'enlever les droits fondamentaux. Autrement dit, l'approche de la contestation de ne pas toucher d'un *iota* les libertés fondamentales avait du sens. J'en garde une marque psychologique assez forte de cette année 2015. Même des années après, je constate que nous nous engluons toujours vers un Etat autoritaire, sécuritaire et liberticide. François Hollande le savait en tout état de cause. Dès lors, les incidents dans les manifestations opposaient ceux qui combattaient les libertés individuelles collectives et ceux qui aspiraient à un idéal basé sur la démocratie, les libertés et l'Etat de droit. Je comprends mieux sur ce sujet l'axe qui est poursuivi par l'ancien secrétaire de l'Elysée.

L'extrême-droite progressait un peu partout et s'implantait dans l'esprit des gens, mais aussi dans les villes et les villages. Le terrorisme provoquait certainement la plus grande des réactions que le pays ait connue, car elle profitait aux thèmes sécuritaires et sur des questions identitaires. Les questions salariales et d'éthique envers les animaux non-humains passaient sous la trappe. La haine, la xénophobie et les différents racismes s'accéléraient à une vitesse impressionnante comme une traînée de poudre. Les agressions, les ratonnades, les rixes dans les villes se faisaient sans que le pouvoir intervienne et cela posait de nombreuses questions.

Aujourd'hui, dans le vieux Lyon, l'extrême-droite ne cache pas son attirance pour le gouvernement et le président de la République. Entre « Renaissance » et « Reconquête », il y a une certaine forme d'amour. Les deux sont des partis englués dans le passé, mais aussi des partis d'extrême-droite. Emmanuel Macron et Eric Zemmour s'apprécient entre eux comme les castors et les milices d'ultra-droite. Je voyais cela d'un œil différent, mais aguerri. Je savais très bien que l'idée de rechercher les électeurs qui votaient pour l'extrême-droite ne pouvait qu'amorcer une problé-



matique de taille. La réhabilitation progressive de Philippe Pétain par les partisans d'Emmanuel Macron posait des questions quant à la nature « républicaine » de ce parti. L'idée de rassembler deux à trois France en remettant dans l'imaginaire de la « république » soulevait des débats, mais symptomatique d'une société qui revenait en arrière. La question de la Seconde Guerre mondiale demeurait nécessaire, car le traumatisme se répercute de génération en génération comme c'est le cas dans de nombreux conflits sanglants et des guerres de toute nature autour du globe. Dès lors, je comprenais vraiment l'enjeu qui se déroulait sous mes yeux. En effet, l'idée de se retrouver avec une personne qui glorifie les criminels jugés pour les crimes de guerre et crimes contre l'Humanité à la présidence de la République soulève de nombreuses questions de fond. Ainsi, on peut souligner que des différences subsistent, mais l'extrême-droite continue inlassablement de progresser. Les personnalités en se calquant sur un référentiel très à droite modifie l'échiquier politique. Ainsi, c'est l'union des droites qui se jouait avec un barrage promouvant les idées de la secte Amishe. En effet, la « République » ne prévalait plus, un barrage « antiprogressiste » se jouait afin de revenir dans une époque où l'électricité était diabolisée. La « France avant la République », c'est le programme d'Emmanuel Macron, d'Éric Ciotti, de Marine Le Pen et d'Éric Zemmour. Il s'agit d'une ligne hautement séparatiste, mais conforme à la doctrine de l'Etat.

Pourtant, cette violence institutionnelle s'inscrivait dans la mise en place d'un Etat policier où la violence en provenance était légale. La montée en puissance des idées de Charles Maurras afin d'abolir l'Etat de droit au profit de l'Etat légal, c'est-à-dire la création d'un Etat illibéral devenait dérangeante, mais cela avait de quoi faire réjouir l'Action Française et les opposants à l'Etat de droit comme Eric Zemmour ou Marine Le Pen. Cette brutalité est partout, surtout par ceux qui font les lois. La position de Max Weber sur la question du « monopole » de cette dernière ne pouvait que se traduire par le fait que l'orchestre et la synchronicité de celle-ci avait pour origine non pas le parlementarisme, mais bien une seule coalition minoritaire farouchement opposée au Parlement. L'Assemblée Nationale n'était devenue qu'une caisse enregistreuse des désirs mégalomanes d'une personne imbuë d'elle-même. Vous comprendrez la violence qu'ils pouvaient mettre en place se retrouvent mécaniquement dans ceux qui exploitent et maltraitent les animaux non-humains. Il existe une filiation très forte.

Cela balançait progressivement au travers de la restauration d'une monarchie digne de Louis XVI, mais au travers d'un « président soleil ». Cela n'avait rien du soleil, car la complexité de ce dernier fait intervenir l'idée de la fusion nucléaire entre autres alors que les idées du « roi » sont un recyclage et d'une pauvreté à tous les niveaux. Son obscurantisme s'enracinait dans la haine de la République et de la démocratie parlementaire. Le parti de l'ordre et du légalisme régnait au travers de la terreur et de la répression à tous les niveaux. Le cadre de cette violence étatisée et institutionnalisée permettait à des « garde-chiourmes » de réprimer au point de vouloir tuer des citoyens, car il n'avait pas les bonnes idées. Faut-il rappeler que la « peine de mort » était légale en France ? Cette dernière n'a pas été réellement abolie malgré son inscription dans le droit et la constitution. En effet, la « légitime-défense » reste un permis de tuer de façon aussi légale. L'extrême-droite a une de ses batailles afin de légaliser dans le droit les homicides volontaires avec préméditation

et les assassinats. Vous comprendrez que l'armée du crime n'attend que cela pour tuer des innocents. Certes, *stricto sensu* il ne s'agit pas de « peine » puisque la « justice » au sens public ne se prononce pas, mais c'est le retour de la « justice privée ». Une grande régression en somme. Dès lors, les vengeances deviennent la norme et la « peine de mort » devient rétablie au travers de la mise en place du « Far West ».

Il semblait pragmatique qu'au travers de ces éléments, le Mordor pour reprendre la référence de J. J. R. Tolkien s'inscrit dans le fait que les espaces de liberté sont sacralisés au point qu'elles ne sont devenues que des exceptions. Les volatiles dans les cages sont protégés par d'autres volatiles au nom des différentes lois et règlements d'application de ces dernières. Cela présupposait que les hordes barbares au travers de l'idée de faire régner l'ordre spéciste s'avaient bien établis et enracinés dans le pouvoir à tous les niveaux. De cette manière, l'œil de Sauron traque les opposants au nom de valeurs qui n'ont rien à voir avec la République, mais sont inscrits dans l'Etat légal. Les différents groupes d'influence et leurs relais dans le Parlement permettent également de montrer d'une façon constante que le Parlement n'aspire pas à la représentation des électeurs, mais bien des intérêts de ces groupes qui utilisent des méthodes parfois hétérodoxes. De ce fait, face à une montée en puissance du « barbarisme » et de « l'ensauvagement » de la chaîne de l'élevage, la lecture apparaissait comme émancipateur dans un monde où le clair-obscur fait figure de paradoxe, mais dénotant les problématiques sociétales.

Dans ce sens, la lecture du livre *Un éternel Treblinka* démontra l'approche légaliste des pires crimes. L'eugénisme, c'était l'Etat légal ; le nazisme, c'était l'Etat légal ; l'apartheid, c'était l'Etat légal ; l'élevage est et était dans les différents procédés aussi l'Etat légal. À partir de ce moment précis, le monde tel que je le concevais entraînait dans un point de rupture. Les questions aboutissaient à la description de l'horreur dans lequel « nous », c'est-à-dire les êtres humains sommes plongés de façon constante dans le temps alors que les animaux non-humains subissent la pire des exploitations depuis des siècles et des siècles pour ne pas remonter jusqu'au moment de la mise en pratique de l'élevage au mésolithique. À partir de ce moment précis, il semblait constant de voir que les différentes pratiques ne relevaient pas simplement d'une approche créant une osmose. Le fait d'enlever la vie à des animaux non-humains pour des raisons qui ne sont pas essentielles soulève des questions. Il s'agissait comme le dira Rosa Luxemburg dans son *Introduction à l'économie politique* de la notion d'écus qui valaient du bétail. L'élevage avait une valeur marchande.

Finalement, je concevais que l'approche débouchait par une construction allant au-delà du véganisme (l'approche capitaliste en somme) afin de se rallier vers une approche éthique et durable dans le temps.

## II.

De cette prise de position, j'ai essayé de me rapprocher vers des collectifs radicaux. Je connaissais Carole Léaux au travers de nos activités militantes respectives. Très vite, j'ai réussi à discuter et à être accepté au sein de *Boucherie Abolition*, je n'aimais pas tout, mais je trouvais également une certaine fibre assez radicale. Le militant marxiste que j'étais en avait vu des militants se jeter dans la gueule du loup

en se radicalisant. Or, cette fois-ci, la personne était moi. Nul doute qu'il n'y aurait pas de retour en arrière.

Je connaissais effectivement Solveig Halloin au moins au travers de la presse. Aussi, c'était une amie de Carole Léaux. J'ai effectivement participé en relais à certaines actions illégales, mais totalement légitimes. Or, je ne crois pas qu'au travers de la cellule Demeter, c'est-à-dire la police privée de la FNSEA, il fallut se jeter dans le précipice. Le temps du combat était long, l'abolition prendrait du temps, les différents patrons d'exploitation agricole pratiquant l'élevage faisaient de la résistance et souvent dans une violence inouïe. Pour eux, nous étions, non pas des adversaires, mais des ennemis. Il n'y avait plus de République lorsqu'il s'agissait de parler des animaux. Il y avait deux camps : l'un qui défendait les animaux et les autres, dont les abominations ont été décrites dix fois, cent fois, mille fois, mais rien ne changeait.

Un soir, je discutais avec Alyzée Denis (membre de *Boucherie Abolition* à l'époque) sur la nécessité d'établir une convergence entre deux luttes *a priori* différentes et n'ayant pas grand chose à voir. Elle répondit d'une façon péjorative me disant qu'il avait déjà beaucoup à faire avec les animaux. Certes, c'était vrai et la « cause animale » patinait au travers d'avancée tellement maigre qu'elles étaient insignifiantes par rapport à la tâche qui incombait d'abolir radicalement l'élevage et l'ensemble de toutes les exploitations. Pourtant, je n'en démordais pas à un seul instant de l'idée d'en terminer finalement avec les oppressions constitutives et des liens que j'avais réalisés. Dans *La Jungle* d'Upton Sinclair alors que j'étais dans un couloir sombre d'un hôpital en attendant de voir un médecin, j'ai trouvé l'écho d'un livre qui décrivait à la fois la condition ouvrière et à la fois façon dont les animaux sont traités, c'est-à-dire comme des marchandises. Ce livre touchait mes idées de fond en comble au travers d'une description et d'un portrait d'une époque qui peut sembler être révolu, mais à y regarder de plus près, nous vivons toujours dans ce livre, simplement que les technologies ont changé et la consommation de viande s'est démocratisée. Le problème devenait qu'elle n'était plus réservée aux riches.

Pour des raisons d'attaques *ad hominem*, je suis parti de ce collectif. Je ne m'y suis pas vraiment senti à l'aise. Nous n'avons pas les mêmes points de vue sur un certain nombre de sujets, mais je pensais que je voulais les surmonter, ce fut une erreur. Je me retrouvais avec des brides d'idées et un mémoire de taille assez adaptée par rapport à l'ambition que je m'étais fait sur ce sujet. Je pense que la diversité des opinions dans un collectif, une association ou un parti politique dans un cadre déterminé apparaît comme une richesse. Or, le fait d'avoir un bornage idéologique s'inscrit dans une ligne politique. Dès lors, je pensais que nous pouvions surmonter la question (ensemble) qui entourait la « femme » et le féminisme animalisme qui est théorisé autour du « femellisme », une approche qui n'a rien à voir avec Marguerite Stern et Dora Moutot. Cerise sur le gâteau, elles étaient soutenues par Aurore Bergé (dont ses idées proviennent de la droite traditionaliste). Il convient de remarquer que la racine des uns s'ancre dans une approche avec des liens vis-à-vis des animaux non-humains, les autres ne sont que des récupératrices ancrées dans la sphère néo-conservatrice et proche de l'extrême-droite. Je pense sincèrement qu'après-avoir pris énormément mes distances, j'ai constaté que le concept devenu « femellisme ® » depuis peu de temps réside dans une marque déposée. Cela montre à quel point, la question de la « rapacité capitaliste » œuvre afin de spolier les travaux des uns et

des autres. Il est vrai que je trouve nécessaire de créer un pont entre le féminisme et l'animalisme comme le suggère Carol J. Adams dans *la politique sexuelle de la viande*. Or, le féminisme animaliste a de longues années devant lui, une approche visant à considérer que l'identité est fondée sur la biologie interroge. Clairement, il apparaît de créer une dimension différente, mais j'espère retrouver une convergence sur ce point précis avec les luttes intersectionnelles, notamment via les *Animals Studies*.

Au travers de cette idée de deux protagonistes « opportunistes », il se trouve un manifeste sulfureux à leurs images respectives. Le lien entre la « cause animale » et « antispécisme » avait été à leurs yeux subits une approche anthropocentrée radicalisée. Comment peut-on parler au nom des femelles et faire abstraction de ce qui ne concerne pas les autres ? Cela revenait à s'identifier comme un animal, mais à conspuer le « référentiel » en question. À aucun moment, je ne doute qu'elle continue d'avoir un régime omnivore, c'est-à-dire qu'elle n'hésite pas à manger d'autres femelles. Cela permet à cet effet d'envisager que le « vide abyssal » à l'intérieur. Dès lors, il convenait de voir la question non pas de défendre des idées si réactionnaires, mais d'insuffler une forme de privatisation d'une idée précise. Au travers des différentes lois sur la propriété intellectuelle qui régissent le pays, le fait d'utiliser l'expression est soumis à une grande tension juridique. Paradoxal. J'imagine des féministes soumettre le terme « féminisme » comme une marque déposée, cela n'aurait aucun sens. Pourtant, c'est ce qu'elles ont essayé de faire sous un autre nom, notamment dans une vision propre mettant en avant une forme de lynchage et un accroissement des discriminations contre les transsexuels. Cela permet de mieux comprendre d'où provient la vague réactionnaire qui s'abat sur l'Hexagone.

Pourtant, il m'arrive encore de lire des articles au travers de *Boucherie Abolition*, mais je trouve que la bataille de la langue et de sa dialectique s'avère déjà complexe en temps normal. En effet, si la langue est liée à une bataille sémantique et dialectique, je crois comme de nombreuses que l'usage dépend d'un combat quotidien. Une expression ne s'avère jamais neutre. Je pensais que l'idée de réaliser un travail d'analyse et de dialectique pouvait s'avérer nécessaire. À partir de ce moment précis, je pris la décision de sous-titrer le travail : analyse et dialectique. Cela permettait de déconstruire l'ensemble du spécisme au travers de ses exploitations divers, mais aussi de réaliser différents liens de logique. Or, je ne pensais qu'à partir d'un moment précis de la tâche qui m'incomba tout au long des recherches fondamentales (comme j'en parlerai plus tard) et de la question de retranscrire afin d'appuyer mes différents propos. De ce fait, l'idée même de l'usage abusif d'un novlangue trop complexe avait fait germer l'idée que sur le plan linguistique, le combat de son utilisation s'avère omniprésent. Parfois, les néologismes ont un sens en raison qu'ils permettent de créer des mots là où il n'en existe pas. Toutefois, il semble nécessaire de trouver un juste-milieu dans l'usage des néologismes. On ne pourra pas créer une langue entièrement dédiée à une forme de « barbarisme » sous prétexte de défendre la « cause animale ». C'est une des raisons pour lesquelles, j'ai un grand différent avec *Boucherie Abolition* sur ce point de vue précis. Il semble nécessaire de convaincre les personnes et non les effrayer avec une approche qui peut s'avérer inaudible, et même effrayante à différents égards. Or, il fallait justement avoir une approche attrayante. Cela suppose une remise en question de fond.

Dès à présent, je commençais un travail de fourmis afin de pouvoir commencer une ébauche de ce que je voulais démontrer. L'idée de créer des recherches afin de créer des fondations à l'ensemble que je voulais mettre en avant. Le temps s'avéra particulièrement long à différents moments. J'avais l'axe comme direction, mais je ne disposais pas des outils nécessaires permettant de créer une ossature cohérente. L'idée majeure reposait dans les lignes sur une idée novatrice. La complexité de l'exposé résidait dans l'entrecroisement des deux idées de façon régulière pour créer une forme de bijection. J'ai longtemps hésité à nommer l'ouvrage comme étant un « regard croisé ». Il s'agit bel et bien de créer des liens entre les deux luttes. Ainsi, les liens pouvaient être des ponts, des tunnels, etc. L'idée résidait de créer une convergence analytique entre ces deux luttes. Le lecteur comprendra également l'approche que je voulais en faire : la réunion des points permettait au long de l'ouvrage de créer sur un ensemble de convergence afin d'aboutir à une règle généraliste. Cependant, je disposais avant tout cela d'une ébauche et d'un document de travail. Le temps était venu à partir de cela de se lancer dans une grande aventure intellectuelle et personnelle.

### III.

De cette manière, je me suis fréquemment questionné et interrogé. La remise en cause tout au long du processus de rédaction permet un exercice technique de style. Le tracé d'une démonstration relève également des différentes idées parfois peu orthodoxe. La question de l'esprit critique de façon ouvert permet d'éviter toutes les formes de dogmatisme. Je voyais le travail nécessaire à accomplir au fur et à mesure de l'écriture de l'essai. Toutefois, des obstacles particulièrement se retrouvait dans une mesure où le fait de scinder en différentes parties autonomes. Il fallait se contenter. Si la montagne est trop difficile à gravir, peut-être qu'il faut la partitionner en plusieurs morceaux afin de mieux grimper sur les parois rocheuses. L'idée méthodologique se basait sur le concept de l'intégrale de Riemann pour réaliser l'analyse. Chaque tronçon correspondait à un chapitre, chaque sous-chapitre à une partie, et ainsi de suite. Plus les tronçons étaient petits, plus l'analyse s'avère précise. Cela implique de créer une approche rigoriste et méticuleuses.

Pourtant, quelques semaines plus tard je vis objectivement une maquette prendre forme en y mettant un peu de hauteur. Les liens au travers des recherches se réalisaient et s'imbriquaient les unes entre les autres. Après, je cherchais ce but ultime : une théorie pour deux luttes. Les bijections s'encadraient comme une construction en bois. La question résidait dans le fait des éléments afin de prouver la théorie que j'avançais. Dès lors, j'avais divisé le temps de travail au travers d'une part les éléments propres à la recherche et la mise en articulation de ces éléments afin de créer une équilibre justifiant mes différents propos. Ainsi, une difficulté se posait au travers de ma route : la littérature, les articles de presse, les articles de revue ou encore certaines thèses de doctorat sont payants. Dans les conditions de précarité, j'étais face à un obstacle majeur. La question se retrouva remédiée dans le cadre des pratiques culturelles.

Durant une dizaine d'années, j'ai fréquenté une église évangéliste. Ma mentor allait à la Bibliothèque de Nanterre. Ce fut une époque particulièrement compliquée

dans ma vie. Pourtant au-delà de l'aspect spirituelle, je me rendit compte du potentiel qui en résultait. Mais, je crois que j'ai été égaré à différents niveaux, car l'idée résulte dans une idée marxiste, dont l'adage énonce que « la religion est l'opium du peuple ». Je pense que j'y suis rentré par hasard et j'en ai été expulsé, car non-conforme au précepte du pasteur. Toutefois, j'ai quelques regrets : avoir perdu du temps et m'être mis en danger pour réaliser le « pain quotidien » propre aux églises luthériennes ou calvinistes. Pourtant, je pense que cela a eu un vrai impacte dans la rédaction de l'ouvrage.

Au départ, j'utilisais la carte de lecteur de la personne qui fut une certaine forme de guide spirituel. Je pense également qu'il y a eu un abus au travers de la période où les faiblesses demeuraient omniprésentes. Puis, il vient à un moment où j'ai du m'émanciper de ce carcan en ayant ma propre carte en tant que lecteur libre. L'avantage résidait dans l'accès à des bases de données et une Bibliothèque quasiment illimitée. Les recherches à partir de ce moment précis ce sont accélérer. Toutefois, il m'est arrivé un drame dans ma vie ce qui a provoqué une lente descente vers les enfers. Je continuais à y aller, mais j'étais dans une « maladie chronique » grave, dont il n'existe aucun traitement adapté et aucune demi-mesure. Ainsi, la période de l'écriture et de recherche n'aboutirent pas à la vision majeure. De telle sorte qu'au travers d'un long travail acharné réalisé dans ce qui deviendra un « handicap ». Je me considère à différentes reprises comme un « survivant ».

Ainsi, je savais qu'en argumentant les pions n'étaient guère dans ma faveur, mais après tout l'idée avait germé comme la colère que j'avais en moi. Au travers de cette dimension, j'étais convaincu qu'après de dix ans à défendre par tous les moyens une société plus juste, plus égalitaire et surtout s'orientant vers une « démocratie ouvrière » telle qu'elle fut théorisée par Rosa Luxemburg. Je rendis le tapuscrit, mais Alizée Denis était partie du collectif à l'époque. Dès lors, je me retrouvais avec un document de travail. Je pris conscience à partir de ce moment précis que ce tapuscrit allait devenir le point de départ d'une grande aventure. Il s'agissait de converger les luttes afin de construire une société plus juste.

#### IV.

Pourtant, si vous êtes arrivés jusqu'ici, questionnons-nous afin de mettre en avant deux luttes n'ayant pas grand-chose à voir l'une vis-à-vis de l'autre ? Cette question s'enracine sciemment dans la volonté de défendre à tout prix la question des animaux non-humains, mais sans réaliser une avancée via un ouvrage écrit méthodiquement.

J'étais persuadé de marcher dans les pas de Louise Michel ou d'Elisée Reclus au niveau des différents défenseurs de l'anarchisme. Pourtant, si j'ai beaucoup d'affection pour mes camarades qui y sont dans cette mouvance intellectuellement très riche, je ne me reconnais pas dans cette dernière. Je m'avère enraciné dans le courant communiste, mais je sais très bien que l'approche que j'en fais de ce dernier est clairement hétérodoxe. Dès lors, une fusion des valeurs s'avéra nécessaire, car on ne peut avoir un cœur pour l'égalité entre les êtres humains et un cœur pour l'exploitation des animaux. À mon sens, soit-on défend l'égalité totale, soit-on arrive à un moment donné à une inégalité qui part depuis la différence dans le traitement du rapport

être humain/animal vers des rapports de domination entre les êtres humains sous des théories différentes que ce soit au travers des discriminations de classes, d'origine, d'orientation sexuelle, de religion, etc. Je pensais à juste titre que la base de l'ensemble de ces problèmes provenait de très loin au travers de la question de la domestication des animaux dans la fin du néolithique et du début de l'Antiquité.

La bataille contre le capitalisme et l'exploitation des animaux n'était ni nouvelle, ni ancienne. En effet, un certain nombre de communards bataillaient pour le droit des animaux, mais au travers que l'on caractérisera aujourd'hui de « sentientiste » via une approche émotionnelle. Je pense qu'à juste titre que cette méthode n'est pas efficace dans le sens qu'elle fait intervenir le rapport sensoriel. J'étais convaincu que le rapport de persuader avait fait son temps, mais je ne pouvais pas pour autant l'ignorer. La question analytique ne pouvait que déboucher qu'au travers d'un « rejet émotionnel » dans son ensemble. Or, les différents débats opposaient l'invisibilisation en réalité des femmes dans cette cause. Dès lors, beaucoup de personnes considérèrent que le fait de convaincre au travers d'argument rationnel et matérialiste s'engluait dans une approche patriarcale et misogyne. La raison réside dans le fait que des personnes comme Peter Singer ont su accaparer le focus médiatique, mais sa démonstration sur la *libération animale* occultait de nombreux travaux réalisés postérieur à la publication de l'ouvrage. Les positions également validistes au nom de l'utilitarisme apparaissent comme nauséeux. Or, la problématique s'enracinait précisément à mon sens dans d'autres domaines. Dès lors, au cours des différents travaux, je pris la peine de désacraliser le « pape de l'antispécisme » comme le disent les journalistes misogynes et spécistes.

La défense des animaux non-humains pour de nombreuses personnes situées au travers du « progrès ». Pourtant, de Karl Marx à aujourd'hui, nombreux sont les « révolutionnaires » à railler de nombreuses positions jusque là concentrer dans un cercle restreint. Derrière, ce réflexe assez propre sur les réseaux sociaux, une question intervient fréquemment sous la forme d'une rhétorique à savoir que les êtres humains existent. Pourtant, ce n'est pas également l'ancrage petit-bourgeois véhiculé par les défenseurs d'un *statu quo* dans les rapports entre l'être humain et les animaux comme si un moratoire en termes de relation devenait nécessaire. Or, je croyais aussi que l'idée petite-bourgeoise de la défense animale se retrouvait certes effective chez certaines personnes, mais cela manquait de radicalité et souvent teinté par des discriminations comme Brigitte Bardot, proche des courants ultraconservateurs, ultraracistes et ultracapitalistes. Après, chacun défend ses idoles. Mais l'Internationale a appris que « Ni Dieu, ni César, ni tribun ». Là où ces fondations au travers de nom de personnes pullulent le culte de la personnalité et du racisme aussi. Cela rappelle que défendre des animaux non-humains suggère d'avoir des valeurs profondément ancrées vers l'Humanité, sinon cela ne peut que déboucher sur un paradoxe en devenant contre-productif. Ainsi, Brigitte Bardot écrit des diatribes qui transpirent le rejet de l'autre comme le spéciste rejette l'animal. Les mécanismes sont les mêmes. Dès lors, il existe un éventail profond dans la « cause animale ». Ceux qui agissent comme des spécistes, mais se disent pour les animaux et les autres qui combattent Brigitte Bardot et consort au nom des valeurs progressistes, car le spécisme et le racisme sont liés.

Si chaque stratégie dispose de ses outils et des personnes au travers duquel elle

s'adresse, je pense à juste titre de convaincre les partisans d'un marxisme orthodoxe. En effet, bien avant Peter Singer, la défense des animaux fut l'objet de nombreuses railleries. Pourtant, Karl Marx avait tort à son époque de penser que la question de l'exploitation des animaux s'avérait en soit comme d'une « lutte petite-bourgeoise ». L'approche s'oriente pourtant dans une lutte universelle n'ayant ni frontière, ni patrie et ni classes sociales.

Au moment où j'ai entrepris l'écriture de cet ouvrage, je ne me doutais pas à un seul instant qu'il serait une partie de mon temps de travail. En effet, je ne pensais pas à aucun moment des différentes ramifications. J'étais un peu comme Andrew Wiles devant la résolution du dernier théorème de Fermat. Or, pour ma part, ce n'était pas des Mathématiques, mais c'était de créer un lien tangible entre deux corps qui, selon moi, ne pouvait faire qu'une seule lutte. J'ai toujours eu une certaine admiration pour les Mathématiques. Elle permet au travers de raisonnements divers, c'est-à-dire par bijection ou par l'absurde par exemple. Pourtant, je ne me permets pas d'atteindre une telle prestance. Je pensais consciemment que l'idée de travailler quotidiennement afin de développer les idées et de mettre en avant une recherche approfondie sur le sujet en question. En réalité après quelques années, j'ai compris que l'écriture d'un tel ouvrage allait devenir un élément clef de ma vie.

Toutefois, une question revenait tout le temps sur le tapis à savoir comment articuler deux ensembles. Ces derniers n'ont aucun point de similitude. Le problème se résumait à créer des passerelles les unes entre les autres. C'est à partir de cela que j'ai réellement compris non pas l'approche que je devais faire, mais bien l'ensemble du travail titanesque que je devais accomplir. En effet, il fallait trouver chaque pont, le théoriser et le construire. La théorie se résumait dans une accumulation ou une somme de l'ensemble de ces ponts pour arriver à une généralité. Ainsi, je devenais architecte à chaque fois que je développais un chapitre, c'est-à-dire une idée qui allait dans une multitude de sous-idées.

## V.

Je commençais à partir de là sur un travail de l'écriture d'un ouvrage. Il est né dans une vision objectivement novatrice. En effet, loin d'être le pionnier à avoir pensé à une ouverture entre ces deux domaines, je me suis attaché à l'idée de réaliser une approche différente. Je souhaitais utiliser à la fois le matérialisme historique comme dialectique.

J'ai pu aussi lire des livres contradictoires comme Jean-Pierre Digard, Paul Ariès, Ariane Nicolas, Paul Sugy, etc. Mais ces derniers n'ont fait que renforcer ma position en ce qu'il concerne leur approche démonstrative. Certes, je ne disposais pas de tous les outils, mais cela paraissait considérablement nécessaire de mettre de la contradiction afin d'aller également dans une approche journalistique. Or, ces essayistes sont dans la majorité des journalistes Paul Ariès écrit à la *La Décroissance*, Ariane Nicolas est journaliste Indépendante, Paul Sugy travaille au *Figaro*, etc. L'idée d'écrire un livre à charge sans prendre en considération les différents protagonistes du spécisme n'allait pas dans l'idée que je me faisais finalement du débat politique. Déconstruire les idées réactionnaires apparaît dans les faits comme nécessaire et surtout enrichissant pour le lecteur.



Je me confrontais souvent à de nombreux camarades qui se demandaient si j'avais oublié le combat pour les êtres humains, notamment dans le cadre de la plus-value, c'est-à-dire l'argent extirpé au travailleur par la classe dominante. Or, je ne pense qu'à aucun moment, j'ai pu oublier les luttes pour lesquels je me suis engagé. Cela continue également au travers du blog *Révolution et Libertés*, mais dans un rythme moins soutenu. Je ne suis pas pour autant défaitiste sur l'avenir, car nous sommes actuellement dans une phase accélérationniste des mouvements sociaux. La coupe est pleine et l'eau commence à déborder comme un fleuve en sortant de son lit.

## VI.

Si les piles de livres, d'articles de revues, de thèses s'accumulaient, il semblait nécessaire de trouver des idées toujours plus ingénieuses les unes que les autres. En effet, il ne s'agissait pas d'écrire un article dans un périodique ou même de réaliser un article scientifique. Dans un monde où le questionnement de l'absence de toute rationalité s'empare d'une majorité de personnes, la rigueur permet de trouver à réaliser une approche méta-analytique. Je ne dispose à aucun moment à avoir trouvé des solutions parfaites, mais des solutions en réponse à une situation donnée selon des hypothèses précises.

En l'occurrence, je suis pleinement conscient que les difficultés que j'ai dû faire face s'enracinent dans une approche en lien avec les origines qui m'ont permises de trouver une approche nécessaire et surtout de savoir que la démonstration ne pouvait qu'être nécessaire.

Au travers des curieux qui auront pu lire *Zoopolis*, la question des retraites des animaux peut faire écho au débat politique actuel très sulfureux. Loin de se satisfaire, la question des animaux travailleurs mérite un repos lorsqu'ils sont vieux et devenus non-productifs. Or, nous sommes en réalité dans un système qui n'a que faire de la vieillesse et cherche une rentabilité poussée à l'excès. Les animaux non-humains n'ont pas de retraite, mais sont envoyés dans des lignes d'abattoir afin d'être considérés comme des animaux de réforme. Usés puis reconditionnés afin d'être transformés en produits divers et variés pour l'appétit, cela pose une véritable question de fond. Pourtant, le dire soulève des cris d'effroi. Les commentateurs lambda parlent d'extrémisme. Et dans une rhétorique très proche d'Hannah Arendt, l'idée soulève des problématiques en raison d'une approche éthique. En effet, la question même de l'approche de la retraite a toujours été réalisée par les ouvriers eux-mêmes. Être ouvrier promouvant la solidarité serait extrémiste ? Une vision absurde, tout comme l'idée que les extrêmes se rejoignent.

## VII.

J'ai décidé dans ce cadre au cours de l'écriture du livre d'ouvrir le site « antispécisme et anticapitalisme ». Je me tenais informé de l'actualité, souvent très morose en ce qu'il concerne les animaux non-humains. Pourtant, je pensais au départ développer le livre sur une licence conforme aux différentes lois internationales sur la propriété privée intellectuelle. Mais je pensais surtout à réfléchir différemment afin d'ouvrir les licences. De telle manière, j'ai choisi une licence Creative Commons

(Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International). En effet, ce n'est qu'en redonnant au travers de cette dernière que je pourrais factuellement faire progresser le débat dans les deux luttes en simultanée.

À présent, le lecteur connaît l'envers du décor, il pourra à différentes reprises s'interroger, mais toujours dans une dynamique qui lui permettra de posséder les outils.

Le 17 juin 2024  
PIERRE LE BEC

### 3 Le prologue

En ce début d'une décennie, la question de l'éthique prend une place importante tout comme le retour à un capitalisme populaire [1] malgré une révolte toujours plus constante de la population contre ce dernier.

Le néolibéralisme comme mode de pensée se radicalise emportant avec lui l'espoir d'une politique claire pour lutter contre le réchauffement climatique. La rhétorique de faire de « l'écologie pragmatique » au travers de son alliance avec le business repose sur le greenwashing.

Ainsi, les solutions demeurent multiples pour enclencher la « transition écologique » comme le retour au nucléaire, le Green New Deal, etc. Ces solutions apparaissent pragmatiques adaptées à une certaine époque. Pourtant, elles oublient l'un des facteurs principaux de la catastrophe qui vient : l'élevage [2].

Le monde animal tel qu'il est construit depuis des siècles subit un changement majeur. Dans ce sens, les élevages s'adaptent à une « consommation de masse ». Le capitalisme s'est lancé dans une production au travers de la mondialisation.

Les animaux sont progressivement devenus des objets, c'est-à-dire de la marchandise et sont transformés en produits en tout genre : viande (dont la charcuterie), produits laitiers, cuire, laine, etc.

Dans les sociétés occidentales, la viande (tout comme le fromage) est restée un pilier dans l'organisation des différents repas culinaire [3]. Sa qualité tout comme sa haute augmentation permet de hiérarchiser les classes sociales. En effet, le prix de la viande a considérablement augmenté ces dernières années. Des questions continuent de persister chez les consommateurs. Par le passé, l'intérêt du consommateur était lié à la « vache folle » créant une transition sur les boucheries équine. Ensuite, il y a eu le prix en lien avec le pouvoir d'achat qui stagne au travers d'une baisse de la qualité. Désormais, nous sommes dans le « bien-être animal ».

L'extinction massive des animaux [4] met en perspective la résultante du modèle économique actuel à savoir le capitalisme au travers d'un signal important, c'est-à-dire une dimension irréversible.

Le réchauffement climatique est débridé par l'activité humaine que l'on appelle l'anthropocène. Le point de non-retour semble être atteint. Ainsi, il convient de sauver les meubles ou d'assumer les conséquences du « modèle de vie » au risque d'avoir des dégâts irréversibles.

Cependant, ces questions et ses raisonnements du « consommateur » oublient une seule chose fondamentale : leurs choix font perdurer et accroissent le réchauffement climatique. La transformation vers une écologie radicale s'ancre sur un axe difficile à faire entendre à de nombreux citoyens : la consommation de Produits d'Origine Animale (POA) est l'un des principaux vecteurs de la montée des océans, des sécheresses, de l'intensification des ouragans, des crues diluviennes, etc. Face à la faillite d'un système économique, c'est-à-dire le capitalisme, les scientifiques recommandent un changement radical dans l'alimentation, l'habillement, etc. Mais les alertes sont restées « lettres mortes ». Le climatoscepticisme succombe sur une volonté de nier les éléments scientifiques afin d'élaborer des thèses révisionnistes dans un cadre conservateur [5]

Pourtant, l'alimentation végétale fait fureur chez ceux qui rêvent de restaurer le

Reich. Un argument qui permet aux adversaires de la cause animale de justifier le mode de vie carné par antagonisme aux néo-nazis. Il semble nécessaire de voir que l'alimentation végétarienne tant promue au sein de la Waffen-SS et de l'intelligentsia [6] du nazisme s'inscrit dans un *reductio ad Hitlerium* [7] très souvent promu par les adversaires du végétarisme [8].

Pourtant, Staline mangeait de la viande. Faut-il conclure par ce sophisme que les carnistes sont des totalitaristes ? Les arguments visant à caractériser les animalistes (voir les végans) comme des totalitaristes en herbe demeurent infondés.

En parallèle, la crise politique, sociale et environnementale (tout comme sanitaire) continue d'accroître les différents dégâts sur les économies du Nord comme du Sud. Dès lors, la lutte des classes s'intensifie aux rythmes des réformes structurelles souhaitées par les différents marchés. Les mécanismes à l'œuvre s'inscrivent « radicalement » dans le « laisser faire », c'est-à-dire dans le novlangue orthodoxe « ne rien faire ». De cette partie, l'accroissement d'une autorégulation dans les croyances de l'innovation apporte des rustines aux différents problèmes que nous posons à savoir la « transition écologique », « la construction du socialisme » et « l'abolition de l'élevage » aboutissant in fine dans une « chute du spécisme ».

L'ère qui se crée démontre une instabilité au niveau de la rationalité. La question prédominante réside dans le fait suivant : la société, souhaite-t-elle son effondrement structurel en raison d'une approche concernant d'une majorité de personnes admettant les animaux comme inférieur ?

Le spectre du communisme comme l'affirmait Karl Marx et Engels continue de hanter l'Europe faisant ricocher avec son manifeste [9]. Aujourd'hui, la bataille contre le réchauffement climatique implique un changement de trajectoire témoignant d'une lutte en avance sur son temps : elle combat à la fois l'oppression de la bourgeoisie et à la fois d'exploitation des animaux. Or, dans ce même manifeste, les deux théoriciens du communisme ont par ailleurs grandement eu une hostilité vis-à-vis des défenseurs de la « cause animale » comme le démontre le même manifeste. Je cite : « Dans cette catégorie, se rangent les économistes, les philanthropes, les humanitaires, les gens qui s'occupent d'améliorer le sort de la classe ouvrière, d'organiser la bienfaisance, de protéger les animaux, de fonder des sociétés de tempérance, bref, les réformateurs en chambre de tout acabit ».

Paradoxalement, c'est au travers de l'œuvre des différents penseurs, philosophes et théoriciens des mouvements communistes que nous allons construire les raisonnements qui suivront. Nul ne peut douter qu'à aucun moment, il s'agit d'une démonstration par l'absurde. En effet, au travers des lignes se retrouve une puissante convergence dialectique et sémantique. Il s'agit d'une vision constante.

Ensuite, la transition écologique ne pourra pas se faire sans l'organisation des masses dans un mouvement social de fond afin de mettre en avant les différentes formes d'antagonisme. Les « réformateurs » ne peuvent continuer à nier une « réalité ».. Sans un soutien massif de la classe ouvrière, il se conçoit au travers des différents « blocages » de toute nature : politique, législatif et patronal.

Dans ce contexte, le mouvement pour la cause animale est scindé comme la lutte des classes. Les uns utilisent une vision réformiste comme le dénote Karl Marx et Engels, c'est-à-dire le welfarisme et les autres une vision révolutionnaire que nous nommerons abolitionniste.

## 4 Un angle entre animalisme et communisme

L'approche au travers d'une différenciation entre la « radicalité » et « l'extrémisme » renvoie dans les faits sur deux approches différentes. Au travers de l'idée de soutenir dans l'approche d'un communisme primitif.

### 4.1 La question de la radicalité

Ces dernières années, j'ai assisté à une intensification des débats, des enquêtes, des démonstrations sur la question de la cruauté de l'élevage : animaux que les spécistes disent de « bouche », le lait, les œufs, etc. Elle questionne mécaniquement la notion structurelle du système carné. Si de nombreuses personnes semblent douter de l'aspect radical d'une critique et d'une approche, il s'en suit foncièrement d'une incompréhension entre la notion même du radicalisme et de l'extrémisme comme nous le verrons plus tard. En effet, la « radicalité » renvoie à la « racine ». Une lutte radicale s'inscrit dans le fait d'aller à la source du problème.

Afin de faciliter l'approche, il convient de renforcer l'utilisation de la précision suivante : « non-humain » renvoie à une volonté de se baser sur un référentiel identique. Dès lors, l'usage deviendra au cours de ce livre pour désigner les animaux à savoir : animaux non-humains.

En ce qu'il concerne la vision d'un regard croisé entre deux entités à savoir la lutte des classes et l'animalisme, cela suggère d'une façon ou d'une autre d'entrer au cœur du problème. À première vue, la lutte des classes tout comme le spécisme ne s'avère guère que des théories abstraites, mais une matérialisation de faits quotidiens présents dans l'ensemble des pays du monde.

Commençons dans un premier temps à définir les deux concepts : 1/ la lutte des classes est l'opposition entre deux classes antagonistes : la bourgeoisie et le prolétariat, la bourgeoisie monopolise le pouvoir (économique, judiciaire, législatif, etc.) et le prolétariat essaye de conquérir le pouvoir afin d'aboutir à une « démocratie réelle » pour paraphraser Karl Marx ; 2/ le spécisme (ou espécisme) peut se transcrire comme une volonté de discriminer une espèce en raison de ses caractéristiques ayant pour finalité de pousser l'être humain comme un être supérieur aux animaux non-humains.

Toutefois, l'inspiration de la *Libération animale* [10] qui peut se démontrer au cours de cet ouvrage ne repose pas sur une acceptation totale de sa « Doctrine Conséquentialiste ». Cette doctrine de l'Église catholique tend à s'enraciner dans l'idée que les conséquences débouchent des actes individuels. Or, il apparaît constant que cela va de pair avec l'utilitarisme. Dès lors, il s'agit d'une certaine manière de refuser toutes les actions collectives et de s'opposer objectivement à l'idée même du collectivisme. À partir de ce moment précis, « l'individualisme » prime sur le « bien commun » afin que l'individu puisse jouir entièrement de ses actions à tort comme à raison.

Le professeur en bioéthique se situe par son approche en lien avec la charité chrétienne et ultralibérale [11]. Dès lors, il convient de s'ancrer autrement pour aller vers une approche où la « solidarité » (au lieu de l'aspect capitalistique défendu par les héritiers de la « main invisible » ou encore le « darwinisme social ») s'oppose à

la question de l'altruisme qui apparaît comme une valeur angulaire pour finalement « sauver le capitalisme ».

Dans ce sens, il s'avère que l'approche éthique que je fais visant à l'émancipation des animaux, s'inscrit davantage dans une vision antagoniste suivant les pas des penseurs socialistes, communistes et anarchistes. Partant de là, je mets en avant une récusation de toute paternité avec ce que de nombreux commentateurs appellent le « pape de la cause animale ». D'ailleurs, le fait de donner le nom de « pape » renvoie également à une vision masculiniste, autoritaire et obscurantiste. En effet, le Vatican est une théocratie misogyne. Peut-être une référence à ce que le professeur de Princeton est réellement ?

Ensuite, en raison de l'approche au-delà de la Libération Animale, il semble nécessaire de ne voir qu'au travers d'un regard croisé : ses doctrines bloquent. En effet, l'idée majeure s'inscrit dans les thèses naturalistes profondément en contradiction avec l'idée que nous développons sur la reproduction des classes sociales. Ainsi, Peter Singer s'inscrit dans une forme de « darwinisme sociale de gauche » [12].

Je m'inscris dans la longue tradition rationnelle s'expliquant par le matérialisme dialectique et historique. Toutefois, je puise mon inspiration dans les œuvres pré-existantes. De ce fait, le lien entre la recherche et le corpus des idées se transcrit par approches différentes. Ainsi, il semble nécessaire de rompre par le fait de hiérarchiser les différents angles pour décrire la réalité du « spécisme ». Il n'existe dès lors pas une « Théorie », mais des « Théories ». Le pluralisme permet au contraire de saisir la richesse des débats et des courants. Vouloir absolument considérer que le mouvement émerge à partir de Peter Singer se résume à nier constamment les écritures antérieures comme Elisée Reclus ou même Louise Michel.

Ainsi, l'approche « émotionnelle » mise en avant par de nombreux articles, livres ou essais rédigés par des femmes lui permet de mettre en avant son argument d'autorité sur le fait que son livre a été vendu à plus d'un million d'exemplaires. Or, l'invisibilisation des femmes dans la « cause animale » pour les raisons précitées dessus demeure clairement une épine dans le pied.

Si le mouvement de la « libération des animaux » s'enracine durablement dans le fait de « faire table rase » du préexistant au nom de l'approche académique, alors il s'inscrit dans l'éthique. Dès lors, il s'agira pour de nombreux militants voire activistes de tomber dans un piège redoutable : la pensée obscurantiste de Peter Singer.

La radicalité du livre perd en substance au fur et à mesure que la doctrine est développée. Si le mouvement prônant la « Libération Animale » cite régulièrement Peter Singer comme source d'inspiration. Il semble toutefois nécessaire de manier son œuvre avec précaution au regard du risque et des théories sous-jacentes nauséabondes qui peuvent être rapidement mise en avant.

Ainsi, il revient à forger une vision individualiste s'enracinant dans l'aspect méthodologique. De plus, la « convergence des luttes » s'enracine dans une analyse structurelle des critiques du « racisme », du « validisme » (ou capacitisme), de la « misogynie », etc. Dès lors, il convient de faire abstraction de l'idéologie, de la doctrine et des thèses développées en question afin de pouvoir être libéré de toute approche obscurantiste. De telle sorte que j'aie préféré ne point définir le spécisme au regard de la vision développée par Peter Singer.

Dans le même temps, une vision du spécisme peut se gargariser d'autre approche : la sentience. Si ce concept peut apparaître abstrait au regard de la « suprématie humaine », il demeure une réalité scientifique et métaphysique. Ainsi, le fait de relever que les différents animaux non-humains ayant un système nerveux central réagisse d'une façon rationnelle aux différents stimuli, permet de prendre conscience qu'ils s'inscrivent dans une forme d'interaction avec l'extérieur. Toutefois, cela se traduit par le fait de hiérarchiser une nouvelle fois les espèces entre elles au vu de leur fonctionnement biologique. Mais il convient de dire que les différents critères permettant de clarifier l'approche ne reposent pas sur une théorie abstraite, réactionnaire ou obscurantiste. En effet, il s'agit d'une approche concrète. Les « carnistes » se servent souvent de cet argument pour pointer du doigt que les plantes souffriraient également. Il s'agit d'un « non-sens ». De ce fait, contrairement à une vache, un ours ou même un tardigrade, les plantes ne répondent pas par des flux nerveux, car elles n'en ont pas. Au contraire, s'il y a bien des réactions chimiques : la science démontre qu'elle ne souffre pas. Pourtant, les « carnistes » sortent régulièrement le « cri de la carotte ». Dans ce sens, ils essayent de trouver des stratagèmes pour continuer sur leur « mode de vie » : manger de la viande, du poisson, de la charcuterie, du fromage, des œufs, du miel, etc.

La question de la radicalité devient nécessaire, elle permet de mettre en avant les contradictions de ceux qui possèdent des animaux et les mangent en même temps ou encore élèvent leurs animaux avec amour, mais les envoient dans les abattoirs. La dichotomie de Jocelyne Porcher permet de générer une volonté de faire perdurer l'élevage, mais avec un certain humanisme, mais aussi au travers d'une exploitation. De telle sorte que la mise en dynamique d'une société vers le végétarisme puis le végétalisme, pousse clairement à une forme de radicalisation. En effet, ses théories succombent à la réalité de ses théories, les « non-humains » n'aspirent pas à être éternellement dans le cadre de la domestication depuis le néolithique afin de continuer à évoluer. Le lien entre l'être humain et l'animal non-humain perdura sous une autre forme. Ainsi, la réalité des chocs de domination entre l'Homme et l'individu non-humain se retrouve dans les rapports au sein de l'Humanité.

La nécessité de la vision des « carnistes » s'enracinant dans la résistance suivant un régime alimentaire précis suscite de nombreux froissements.

La question de l'alimentation permet d'accrocher ce qu'il y a de plus intime : les aliments. Or, un « monde sans souffrance » s'accompagne nécessairement par une remise en cause de la structure inhérente de notre régime alimentaire anthropocentré. Mais cela dépasse la simple question du régime. Il s'agit avant tout d'un « mode de vie » alliant l'alimentaire tout comme le vestimentaire, mais aussi la façon, dont nous appréhendons la question des valeurs qui forgent de notre identité. La déconstruction de nos réflexes mise en place au travers de la société laisse un travail de fourmis. La question d'un aboutissement de l'antispécisme dans les faits ne peut être atteinte dans l'absolu.

La radicalité revient à articuler la « théorie » et la « mise en pratique ». En effet, nombreuses sont les associations à diffuser une propagande (nécessaire) pour aboutir à une transformation au niveau de l'individu. Cette approche s'enracine dans le fait de « persuader ». La vision pragmatique joint clairement une autre forme d'approche afin de « convaincre » sur la base d'arguments. En effet, si le

mouvement de la « cause animale » permet une évolution progressive de la société alors sa transformation apparaît comme très lente au regard des différents enjeux écologiques et sanitaires.

Dans le même temps, la « radicalité » reste vue d'un regard négatif dans une société policée par les différents codes du « politiquement correct ». La question de la violence des photographies, vidéos, donnent mécaniquement des éléments montrant une réalité quotidienne sous les focus de persuader.

Le néolibéralisme sur le plan philosophique appauvrit l'usage linguistique [13] en déplaçant sans cesse un curseur sur son terrain quitte à déformer l'usage sémantique afin de lui donner un autre sens.

En fin de compte, les néolibéraux se radicalisent en essayant de déformer les adversaires afin d'aboutir au rejet et à la marginalité des adversaires de leurs thèses. Pour autant, cela ne permet pas d'expliquer le fait que certaines personnes se radicalisent. Dès lors, la radicalisation des personnes adeptes du « steak rouge » renvoie mécaniquement à une approche misogyne comme le démontre le consensus scientifique [14].

Il convient également de mettre en avant la société du spectacle (Debord, 1967). En effet, le « spectaculaire » a pris le pas sur les différents débats concernant les idées. À l'ère de la « révolution numérique » et des médias « mainstream », les différents protagonistes sur les chaînes de divertissement servent une soupe. Ainsi, le spectaculaire mettant en avant l'approche risible des différents programmes comme l'émission de « Touche Pas à Mon Poste » de Cyril Hanouna. Par exemple, le groupe Bolloré tend à utiliser certaines de ses émissions afin de créer les conditions nécessaires pour aboutir à un esprit de « propagande » vis-à-vis de ce que veulent les spectateurs derrière leurs écrans divers. Ainsi, les débats ne s'inscrivent pas dans une contradiction, mais à la mise en marche autour des candidats conservateurs comme Éric Zemmour. Rien n'est intentionnel. Le calcul derrière un « one-man-show » avec quelques intervenants permet de voir simplement un élément : le renforcement de la réaction.

Toutefois, la réaction s'inscrit dans un sombre calcul : l'enfermement des spectateurs dans un espace où leur « prétendument » loisir se réalise au profit d'une propagande de fond. En effet, les scandales devenus légions permettent d'aboutir à un endoctrinement lent et une séparation du réel. Ainsi, il semble constant de souligner que le fait d'humilier et de chercher finalement à réaliser une forme de créer des lynchages sur les réseaux sociaux qui en découlent n'apporte rien, mais cela entretient les polémiques créant des remous.

Ensuite, l'aspiration des « bulles de filtres » sur les réseaux sociaux au travers des différents algorithmes entraîne un enfermement de nombreuses personnes sur leurs différents centres d'intérêts. Ainsi, les militants restant dans « l'entre-soi » et refusant par ailleurs le débat contradictoire (dans les limites de la raison) tendent à accéder non pas à une forme d'augmentation des arguments, mais d'une certaine manière de rentrer dans le « dogmatisme » en considérant qu'ils ont détiennent « LA » vérité absolue. La « déstructuration » d'une société s'ancrant dans les différentes bulles qui existent sur « Internet », tend d'une certaine manière de changer foncièrement l'organisation de la société.

Malgré cela et les différentes soupapes de secours, la rationalité génère un dépas-



sement de la « radicalisation ». Cela se transcrit d'une façon clairvoyante par une tentation d'autres méthodes que celle de « convaincre » par ailleurs. Les différents mouvements déjà radicalisés au travers d'une situation stagnante sont tentés par l'extrémisme.

## 4.2 La tentation de l'extrémisme

La position extrémiste que certains catégorisent comme une vision « fondamentaliste » aux yeux d'une rhétorique obscurantiste et réactionnaire ne se réalise qu'en raison d'un certain référentiel. Certains mouvements comme « ALF », « Boucherie Abolition », « 269 Life »... débouchent sur une approche liant la théorie de « l'action directe » en provenance de l'anarchisme. Que ces associations de Loi 1901 ou de fait utilisent des méthodes « pacifiques » ou « violentes », elles apportent au débat une source de matière. Toutefois, la question du dernier point de vue s'enracine conjointement dans le cadre d'un référentiel spéciste.

Toutefois, la question de l'extrême atteint une vision dans le champ sémantique où selon l'Académie Française, elle dénote qu'elle constitue « la dernière limite, le degré ultime d'une opinion, d'un sentiment ». Dans ce sens, l'idée de degré ultime d'une opinion renvoie nécessairement au travers d'une « pureté » de ce dernier. Or, la question des différents débats autour de la pureté fait intervenir l'idée du stade suprême d'une cause. Dès lors, le cheminement employé permet entre autres de créer une stupeur au sein d'un monde cajolé par les différents protagonistes du « système carné ». Justement, lorsque l'idée d'une mission quasi-divine de « nourrir » s'oppose à deux dimensions différentes : l'une s'incarne comme le règne de la terreur, l'autre comme le règne d'une pratique éthique au sens qu'aucun animal est tué de quelques manières que ce soit.

Au travers du paradoxe, il convient de souligner ce qui paraît extrême pour l'un peut paraître acceptable pour l'autre. La question réside finalement sur l'échelle de deux courants antagonistes, l'idée même du focus. Les abattoirs et les boucheries s'avèrent être la forme la plus poussée du spécisme. Au travers de cela, l'idée d'opposition sur un même plan de deux idées représente l'un et l'autre des extrêmes. La question réside dans le fait de mettre en perspective les arguments pour se positionner dans le « mode de vie » en question et d'y assumer l'apologie ultime qui en est fait. Dans notre cadre, les « non-humains » doivent être dominés au travers de tous les instruments, mais cela renvoie à un message clairement biblique.

Dès lors, il convient de souligner que l'approche méthodique de la notion de « libérer » est ancrée dans l'aspect ci-contre. Elle relève une forme d'extrémisme dans le cadre du référentiel spéciste. Dans une société où l'appauvrissement du langage et de l'embrigadement permet de contenir nécessairement une « doxa dominante », nous pouvons dire qu'au travers de cela la question du suffixe « isme » permet de sortir objectivement les éléments du « cadre républicain ». La « cause animale » s'enracine dans la poursuite d'une forme d'égalité inscrite dans la devise républicaine. Or, l'idée de créer une « égalité réelle » entre les individus « humains » et « non-humains » s'avère être la forme la plus poussée du raisonnement égalitariste.

Cependant, le focus et le référentiel (des carnistes) permettent de diaboliser certains collectifs au prétexte que ces derniers seraient « marginaux », c'est-à-dire

qui vivent aux bordures de la société selon les préceptes théorisés, admis et diffusés depuis des siècles. De cette manière, il convient de structurer l'idée que les actions s'inscrivent consciemment dans une « déconstruction systématique » du rapport Humain/Animal (Donaldson et Kymlicka, 2011). Il semble conscient qu'une idée à rebours de son temps peut apparaître comme difficilement acceptable, mais en avant en avance sur une époque et un moment t.

Dans un contexte également où la lutte animale malgré son ancrage populaire ne parvient pas à transformer en profondeur l'ensemble des mœurs, la fenêtre d'Over-tone (Dupont, 2022) constitue un moyen pour faire parler des différents éléments de friction. En effet, la majorité de la population souhaite améliorer en grande partie la question de l'élevage, mais les petites améliorations ne permettent pas une remise en question des mœurs actuelles. À partir de cela, les différents labels qu'il puisse exister tente d'ancrer dans une logique friendly.

Il semble nécessaire qu'à partir de cette manœuvre, l'idée dans le langage de séparer « pet » et « animal » renvoie conjointement à deux mots différents pour renvoyer à deux formes d'animaux différents aux yeux des spécistes. L'un s'inscrit dans le cadre d'un animal de compagnie comme les chats, les chiens ... alors que l'autre s'inscrit comme les animaux liés à l'industrie de bouche. Aussi, il serait naturellement faux de passer à côté d'un dernier terme pour souligner les animaux n'étant pas destiné à être dans la vie quotidienne tout comme des repas. En effet, les animaux sauvages ont une autre logique à savoir « fauna », synonyme du terme « animal ». Dès lors, le petfriendly diffère constamment du animalfriendly. La question du suffixe « friendly » qui revêt particulièrement s'inscrit dans l'adage « amis de ». Mais voilà, on peut être « petfriendly » et manger des animaux, cela tend à aimer certains animaux et à en détester d'autres.

Dans ces temps modernes, la question éthique de la « vie » devient fondamentale. Si tous les êtres humains ont le droit à la vie et à être protégé comme l'énonce la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, les animaux devenus de la « marchandise » n'ont plus une notion de la valeur de la vie. Cela permet aux différentes organisations que le « politiquement correct » considère comme « extrémiste » ne voit point la dissonance cognitive. En effet, l'idée principale qui peut y régner renvoie à la suprématie de l'espèce humaine sur les autres et selon les différentes cultures. Elles adaptent les animaux non-humains qu'elles considèrent comme proche du cercle familiale et celle fait pour l'élevage avec ses propres conséquences.

La préparation d'une majorité à des changements radicaux demande nécessairement une vision rationnelle sur le fait que dans l'immédiat ; la « révolution végétale » ne se fera pas tout de suite. Attendre le « grand jour » pour réaliser une abolition stricto sensu de l'élevage, mère de tous les crimes contre les animaux, interviendra comme une perte de temps.

Dans cette approche, le processus de transformation profonde de la question éthique s'avère nécessaire afin de réaliser une « révolution lente » sur plusieurs décennies et plusieurs siècles. Toutefois, la question du « rapport de force » se retrouve in fine en contradiction avec les conservateurs et autres branches des différentes industries liées aux animaux.

Léon Trotski a développé la théorie de la Révolution Permanente. Dans celui-ci qui s'inscrira comme l'œuvre majeure au sein du corpus politique, il y met en

application le sort du « processus révolutionnaire » avant, pendant et après la prise du pouvoir comme un continuum de la lutte (Trotsky, 1929).

Pour cause, nous assistons à la guerre contre le pot de fer de la part des industries spécistes alors que les animalistes constituent le pot de terre. Les différents groupes de pression et d'intérêt n'ont à aucun moment l'idée de satisfaire le « bien-être animal ». L'appétence pour les profits de ces mêmes groupes permet surtout de comprendre l'idée majeure qui s'y crée.

L'âpre bataille en filigrane ne sera pas anodine si elle ne combat pas en même temps le capitalisme. En effet, l'organisation de notre « mode de vie » sous le néolibéralisme est liée à l'élevage et matérialisée par l'organisation des abattoirs. Le Fordisme est vu comme une « révolution industrielle ». Pourtant, ce sont bien les abattoirs qui ont conçu cette dynamique des grandes usines d'automobiles. S'il n'est pas question d'abandonner progressivement le « modèle industriel » à l'échelle de la mondialisation afin de diminuer le temps de travail, source d'un réel progrès alors il deviendra de renommer à César ce qui appartient à César.

Ensuite, si la libération animale considérée s'articule autour de « valeurs émancipatrices ». Certes, il existe une vision « paternaliste » dans le fait de délivrer des animaux non-humains de leurs sorts. Cependant, les milliers d'années écoulées entre l'élevage du néolithique et aujourd'hui. Elles ont conditionné de nombreux animaux afin de les rendre plus productifs et rentables. Un eugénisme de fond a pris part dans les différents croisements. L'aspect qui en résulte constitue que les différentes espèces domestiquées ont été réalisées par l'Être humain et pour l'Être humain. Nul ne pourra douter un seul instant qu'un cochon (ou une truite) tout comme les vaches dans le cadre des animaux domestiqués liés à l'utilisation dans le commerce de bouche ou encore les animaux de compagnie tels les chats, les chiens ou les rats ne pourront s'émanciper seul. L'intervention de l'Être humain doit recadrer les pratiques actuelles afin de créer une certaine égalité. Ces êtres vivants n'ont pas à être subordonnés.

La question de « libérer » suit dès lors un chemin de raisonnements ambitieux. Pour autant, sommes-nous en capacité de libérer tous les animaux ? Non. Il semblerait certains qu'il faudrait des dizaines de milliers de refuges et de Sanctuaires. Pourtant, je constate que ces lieux sont destinés à servir d'espace réel pour les expérimentations d'un nouveau mode de vie sans oppression.

Lorsque je conçois d'articuler un élément visant à lier l'artificialisation de la reproduction, il apparaît clair que la zootechnie telle qu'elle est construite actuellement apparaît comme la bête noire de l'ensemble de l'élevage. En effet, la question que chacun devra se poser au cours de ce livre : mettre au monde un animal pour le mettre à mort, est-ce éthique ? Les lieux de naissance permettent d'une façon ou d'une autre de laisser des éléments fondamentalement réactionnaires. Pourtant, le capitalisme tel qu'il se développe en a besoin pour sa filière carnée. Est-ce extrémiste de vouloir stopper une chaîne à la racine ?

Les partisans de l'exploitation des animaux indiqueront d'une façon ou d'une autre que les animalistes souhaitent la fin de certaines espèces. Pourtant, le processus de fond en comble ne permet pas de sauver une espèce : il l'exploite. Autant dire qu'en termes d'arguments, les opposants à un changement de fond tirent à boulets rouges afin de sauvegarder un « mode de vie », une économie tout comme des

industries.

Enfin, la libération animale permet d'une manière ou d'une autre de voir que « l'action directe » suscite régulièrement de nombreuses critiques y compris au sein de la « cause animale ». En effet, le slogan lié à la « libération » dans une durée réveille une distorsion et une peur chez les partisans d'une approche réformiste tout comme les éleveurs. Face à la montée de la « cause animale », le gouvernement en lien avec les corporations agricoles a créé la « cellule Demeter ». Cette dernière a été dissoute par le Conseil d'Etat. Afin de protéger les lieux d'élevage en tout genre, la position s'ancre dans une certaine manière telle une « police politique ». N'est-ce pas extrême d'en arriver au refus du débat et de mettre une police à contribution unique de ceux qui s'inscrivent dans toutes les formes d'élevage ? En défendant l'intérêt privé pour mener la bataille contre l'agribashing, la Gendarmerie Nationale est devenue une milice privée, symbole d'un secteur où les campagnes, les études, les articles ne parviennent pas à faire taire les critiques.

Tout cela est le symbole d'un système global à savoir le libéralisme. Il ne fait guère de doutes que nous entrons désormais dans une autre approche qui devient le cœur du livre : la lutte des classes. Toutefois, il ne fait guère de doutes que le modèle actuel se transcrit de nombreux paradoxes tant au niveau du mouvement « pro-choix » qu'à l'apparition d'un véritable oxymore vis-à-vis du libéralisme philosophique. Dans ce sens, il apparaît pour le lecteur nécessaire pour voir ces différences.

## 5 Le paradoxe du libéralisme

Le libéralisme depuis sa transition vers le néolibéralisme est entré dans une phase paradoxale aboutissant à un oxymore. Il est devenu le contraire des libertés et se rapproche *in fine* de la dynamique illibérale se développant de façon sous-jacente aux libertés économiques.

### 5.1 Le mouvement pro-choix et ses errements

Le mouvement « pro-choix » est lié à la volonté de la « liberté de choisir ». Elle s'accompagne avec les différentes doctrines de la « liberté contractuelle ». En effet, nombreux sont les courants libéraux à pointer cette nécessité pour aboutir d'une forme ou d'une autre à la déconstruction intégrale de « l'État-Providence », mais aussi de s'enraciner dans le fait d'imposer ou non au nom de la « liberté de choisir » un impact sur les animaux non-humains en leur ôtant la vie de façon industrielle pour les transformer dans des produits divers et variés. De telle sorte qu'il convienne de mettre en avant les éléments s'inscrivant au contraire dans le fait de porter atteinte à autrui.

La « liberté de choix » contre celle des autres demeure dans une approche de l'individualisme méthodologique. En considérant que le « choix » apparaît comme une valeur liée aux libertés naturelles, cela présuppose que le « libre-arbitre », c'est-à-dire une notion nécessaire dans les pays où la religion est devenue abstraite et/ou le sécularisme tout comme la laïcité se sont enracinés dans la société. Pourtant, le « choix » suscite de nombreuses critiques et railleries. Si le « choix » devient une norme, il se construit mécaniquement aux dépens des autres lorsque la société hiérarchise les « classes sociales » tout comme en ne considérant que « l'Être Humain » permettant de souligner qu'il est l'espèce la plus développée.

La question du « mouvement pro-choix » dans le cadre du spécisme permet de choisir son « mode de vie », c'est-à-dire carniste tout comme animaliste. Les différentes théories incombent à s'inscrire typiquement dans les « appels à la nature ». Le naturalisme permet de voir que le fait de « choisir » ne s'inscrit plus dans une forme primitive telle que les sociétés humaines ont pu être construites. Pourtant, nous ne sommes plus dans ces communautés où la question de la survie s'enracinait dans son absence de choix afin de pouvoir permettre un développement de cette dernière.

À l'heure d'un capitalisme instauré dans tous les pays à des degrés divers, la question fondamentale pousse nécessairement à s'interroger sur le « choix » de son approche alimentaire. Les rayons des supermarchés débordent de produits en tout genre. Il est vrai que le revenu de la population stagne de façon constante au travers de ce que les « néolibéraux » appellent le « pouvoir d'achat » : une façon de diminuer les salaires en filigrane. Pour autant, le consommateur peut acheter « librement » ses articles, ses produits, ses services. . .

Lorsque j'achète un produit divers, j'ai une multitude de « choix » à réaliser au profit de l'offre. Ainsi, il convient de définir que le « choix » et « l'offre » se déterminent comme une pierre angulaire. La raillerie des pays en développement ou sous le « capitalisme étatique » démontre que les choix sont limités en raison d'une offre

réduite. Cependant, le fait d'acheter certains produits plutôt que d'autres permet de souligner un raisonnement aboutissant à ce dernier. Dès lors, l'imposition de l'offre y compris sur les POA permet de caractériser que l'offre conduit implicitement le « choix ». Nous vivons dans une « société de consommation » comme il a déjà été énoncé. Cela ne surprendra personne. Cette dernière guide notre vie. Il est vrai que la « concurrence » de toute nature qu'elle soit permet un accroissement de l'offre. Rien n'oblige dans les faits à choisir un produit plus qu'un autre. Dans les faits, le capitalisme pousse aux différentes sélections de certains produits plus qu'un autre.

Si sur ces questions, il ne fait guère de doutes que l'approche peut aboutir à la décortication, la libéralisation et in fine la privatisation de la Sécurité Sociale par les assurances privées. Dans la recherche au profit et à l'équilibre des marchés, tout semble nécessaire. Le capitalisme ne sera jamais éthique.

Ainsi, le « choix » qu'il réalise en devenant un « consommateur » s'inscrit dans une démarche individualiste. En effet, le « mouvement pro-choix » reste intégré dans le « capitalisme populaire ». Choisir devient un argument là où l'individu ne peut choisir librement certains éléments : vendre son corps au profit de services sexuels, la gestation pour autrui, créer des clowns d'êtres humains, etc.

La question de l'éthique ou de la bioéthique en matière de choix peut paraître dangereuse à certains égards. Cependant, il ne fait guère de doute que le risque d'ouvrir un « brasier incandescent » au sein de la sphère progressiste advient comme une question d'actualité. La liberté absolue devient un marqueur majeur d'une volonté « libertarienne » s'enracinant à déconstruire les sociétés humaines, mais aussi de l'approche de l'animal.

La problématique demeure nécessaire pour savoir si le choix s'inscrit dans un rapport de domination. Aujourd'hui, les activistes pour l'abolition de la consommation de POA constatent que la vision « pro-choix » apparaît comme une vision permettant la « justification » de l'oppression d'une catégorie des individus non-humains. En effet, les partisans d'un système d'exploitation généralisée à tous les niveaux se construisent sur le fait qu'il décide et participe au travers du « choix » à leur épanouissement culinaire ou encore vestimentaire. Dès lors, ce « choix » apparaît comme opposé aux choix des « autres », c'est-à-dire l'ensemble du « monde animal ». En effet, cette position se transcrit par le fait de « choisir » pour les autres. Ainsi, le mouvement « pro-choix » réalise d'une façon radicale les différentes formes d'oppression sur ceux qui ne partagent pas leur avis.

La méthode autoritaire ne laisse guère le choix sur la volonté de ces derniers. De telle sorte que la reproduction des éléments qui permettent réellement le choix s'érige d'une façon constante à la radicalisation « ultra-libérale ». De fil en aiguille, nous aboutissons à une forme réactionnaire qui permet l'affirmation que la « cause animale » devient l'intégrisme du siècle qui vient. Mais les personnes justifiant cette approche démontrent autrement que leurs « choix » projetés sur les individus non-humains permet surtout la mise en marche d'une société où la bourgeoisie par choix, par conviction, par destinée continue leurs « œuvres » au nom de cette même « liberté de choix ». Ainsi, il apparaît rationnel de différencier le libéralisme « économique » du libéralisme « philosophique ».

## 5.2 Le libéralisme philosophique antithèse du libéralisme philosophique

Le lecteur comprendra qu'en l'absence de connaissance en ce qu'il concerne les pays du Sud à propos du libéralisme, le choix d'une telle critique s'inscrit dans une vision « occidental-centrée ». Elle est critiquable, mais permet de mieux faire comprendre le débat qui agite l'Hémisphère Nord. Je laisserai les personnes concernées dans les pays du « Sud » réaliser leurs propres approches sur cette thématique.

Le libéralisme se représente dans tous les domaines de notre vie y compris dans l'articulation de la société : le parlementarisme, la séparation des pouvoirs, la liberté de la presse, la liberté d'aller et venir... Ces droits ont été conquis à la suite d'une grande lutte. Ils ont été arrachés à la classe dominante. Dans nos sociétés modernes, ils constituent des « garde-fous » aux différentes dérives d'un pouvoir qui pourrait se définir comme despotique et autoritaire.

Les mesures permettant de protéger la « République » s'enracinent dans une certaine manière au travers de la construction du « modèle républicain » sous les quatre premières républiques. En effet, si elles ont échoué, il convient de souligner qu'elles ont apporté des arcs-boutants à l'édifice afin qu'il ne sombre pas à la moindre crise peu importe la nature qu'elle soit. Le capitalisme cherche tous les moyens pour contourner les obstacles en période de crise afin d'être sur son extension. Cela souligne d'être dans une notion « démocratique » et « républicaine » de la vie politique.

Les sociétés modernes se revendiquent quasiment toutes du libéralisme. Les différentes expériences qui ont renié cet état d'esprit se sont vouées à se transformer dans des régimes dictatoriaux. Le temps peut paraître plus ou moins dans cette mutation, mais face à un courant néoconservateur en plein essor, il convient de souligner que les « libertés philosophiques » sont utilisées uniquement afin de détruire la structure de la société. L'accélération des attaques contre la démocratie ces dix dernières années témoigne d'une façon conséquente que la « philosophie libérale » n'est qu'un tremplin pour parvenir à un résultat où le marché devient de plus en plus pur au sens des théories ultralibérales de Hayek, Friedman (père et fils), Nozick... En effet, l'atteinte progressive à une « société libérale » (où les agents économiques sont responsables d'eux-mêmes avec une intervention minimale de l'État) nécessite la prise du pouvoir par les libéraux eux-mêmes. Certains ont des programmes plus ou moins radicaux. Toutefois, la finalité reste la même.

La protection de la « propriété privée » (matérielle et intellectuelle) demande un accroissement de l'autoritarisme. En effet, les mesures impopulaires tant sur leurs efficacités que sur les conséquences individuelles de ces dernières deviendront un phare et une boussole pour ces théoriciens. De plus, la « privatisation » accroît les inégalités et l'insécurité (alimentaire, logement, etc.). Une situation explosive pour les dogmatiques des « libertés économiques » nécessite pour assurer la « paix civile » l'accroissement des différentes structures des pouvoirs régaliens : armée, sécurité et justice.

Au travers d'une myriade de références comme Thatcher, Reagan, Pinochet... Ils développent une pensée où l'esprit des Lumières demeure absent. La recherche de balayer la « philosophie libérale » permet d'aboutir in fine sur un régime de nature

illibérale, c'est-à-dire antilibéral sur les mœurs et ultralibéral sur le plan économique.

Et pour les animaux non-humains ? Ce débat n'aurait guère de sens. Pourtant, l'animal considéré au stade de personnes laissant entrevoir une « culture animale ». Ainsi, les éthologues et psychologues démontrent de façon récurrente que nombreux animaux possèdent des raisonnements élémentaires surprenants. Pourtant, l'approche rationnelle et matérielle devrait considérer ces études comme une source aboutissant à la considération d'une grande partie des animaux comme des personnes. À partir de ce moment-là, nous ne sommes plus dans une « philosophie abstraite », mais bien sur des démonstrations en lien avec l'idée de la hiérarchisation des espèces mettant l'Être humain au sommet de la pyramide reste une conclusion nulle et non avenue.

L'impact des Êtres Humains sur la faune permet d'affirmer que la position utilitariste (Stuart-Mill, 1861) s'inscrit dans une argumentation propice au libéralisme ou social-libéralisme. Dans tous les cas, la philosophie libérale laisse entrevoir les conséquences réelles sur les décisions économiques.

On comprendra très vite que le « libéralisme » apparaît comme un « cerbère ». Il s'agit d'une appellation pour désigner des valeurs profondément antagonistes. Rêver d'un capitalisme à l'époque victorienne permet de voir jusqu'où les « nouveaux libéraux » sont prêts à aller pour mettre en avant des éléments nostalgiques d'une époque révolue.



## 6 La nostalgie du passé

La question du passé interroge notamment sur la question de l'idéalisation d'une période idéalisée quitte à vouloir s'inscrire dans une réécriture afin de créer un « roman national » trouvant son récit dans une forme artificielle et clairement issu d'une falsification de l'Histoire. Ce « révisionnisme historique » s'enracine à soutenir des thèses au travers d'arguments grossiers.

Ainsi lorsqu'ils arrivent sur le terrain d'un débat, ce n'est plus une théorie qui est déversée, mais un « mille feuilles argumentatifs » afin d'espérer de semer le doute. Toutefois, l'idée majeure repose sur un rapport viriliste comme la descendance de l'Homme de Néandertal, le chasseur-cueilleur et même via l'idée de réhabiliter les régimes antiques comme Rome ou Athènes au travers d'une idée que nous sommes issus d'une civilisation gréco-romaine. Cela permet de mieux comprendre l'idée de l'attrance de ces personnes pour des personnalités comme Éric Zemmour que nous verrons plus bas. Celui qui réhabilite Pétain s'enracine également dans le culte de la force et du sauvagisme.

### 6.1 Le *reductio ad Nandertalium*

On ne pourra pas passer à côté de l'argument de la « nuit des temps » ou encore la mise en avant de la culture de l'Homme de Néandertal. L'idée de la révolution du feu, puis de la chair cuite permet d'une façon de considérer que le développement de l'Humanité s'est construit autour d'un élément fondamental : le développement du cerveau. En effet, la capacité cognitive, le langage verbal, l'organisation des tâches dans la société auraient dû devenir des éléments d'alertes. Mais, l'image type donnée reste celui d'un « homme viril » très caverneux. Autrement dit, nous restons dans l'idée d'une symbolique orientée autour du patriarcat.

Il ne fait guère de doute que les partisans du spécisme utilisent cette structure afin d'ancrer dans une référence de l'hominidé robuste, fort et résistant trouve son orientation au travers d'une lignée imaginaire que nous descendrons de cette espèce. Or, il s'agit d'un « conservatisme » prétendant une fois de plus réécrire l'Histoire afin de justifier des choix de société. De telle sorte que les habitudes prises dans le cadre d'une survie se justifient également par le fait que la « chasse » est apparue à un moment donné dans l'Histoire Humaine. La dichotomie réside dans le fait de caractériser une société où l'agriculture aboutissant à l'élevage n'existait pas et le principe de survie aboutissait nécessairement à la chasse. La révolution agraire du néolithique transforme justement la phase de la survie vers une forme de développement de la société (Sahlins, 1976).

L'Homme de Néandertal tout comme les premiers Sapiens n'a pu lieu d'être de nos jours. La majorité des personnes ne vivent plus dans des grottes (quand bien même certaines personnes font le choix des maisons troglodytes). La dissonance cognitive qui les habite en matière historique tend à voir une certaine forme de descendance entre l'Homme de Néandertal et l'Homo Sapiens. Les recherches en la matière ont démontré que si les deux espèces s'avéraient très proches, il en résulte du fait que nous ne sommes pas une descendance de ces derniers, mais l'apparition d'un nouvel Hominidé à la conquête du monde (originaire d'Afrique).

L'esprit de développement d'une espèce visant à remplacer une autre pourrait trouver également une justification dans l'approche ethno-différentialiste, mais aussi « racialisiste ». En effet, l'Homme de Néandertal habitait principalement en Europe (au sens large). Sa couleur de peau tendait vers le clair en raison d'une adaptation de son pigment aux différentes conditions climatiques. Cette rhétorique permet de suivre une orientation clairement « racialisiste ». En effet, de nombreux groupuscules d'extrême-droite tendent à utiliser ce « biais cognitif » pour démontrer que les « races » (humaines) existent. Cela permet à ces personnes d'affirmer que le « pigment » de la peau constitue des « races », là où le consensus scientifique définit l'être humain comme un seul génome, un seul être humain.

Le *reductio ad neandertalium* permet de justifier la consommation de « chair cuite » comme un élément préexistant et inscrit dans le patrimoine génétique des hominidés. On rétorquera que la présence du génome de Néandertal dans nos gènes reste très infime (Vernot et Akey, 2014). De telle sorte que les reproductions entre l'espèce que nous sommes et des « cousins » (au sens que nous sommes très proches sur le plan du génome) s'avère très limités.

Cependant, la réduction au travers d'une espèce d'hominidé disparue en raison des différentes maladies, mais aussi que la « sélection naturelle » liée à l'approche Darwinienne au travers de la théorie de l'évolution s'est mise en pratique. Si les différentes espèces d'hominidés ont pu cohabiter ensemble, le fait que l'Homo Sapiens a su survivre alors que l'Homme de Néandertal s'est éteint progressivement, cela témoigne que les caractéristiques propres de ces derniers constituaient un frein à l'adaptation de l'espèce au travers des différentes perturbations de son écosystème.

Dès lors, il semble nécessaire de poursuivre sur le fait que la tradition telle qu'elle a été mise en évidence souligne l'approche du « mythe du chasseur-cueilleur ». Dès lors, la vision permet de souligner d'entrer dans le contexte d'un argument historique se référant sans cesse à l'origine de la conquête du feu, de la chasse et la cueillette de différents fruits et légumes.

## 6.2 Le mythe du chasseur-cueilleur

On ne pourra pas passer à côté de l'argument de la « nuit des temps » ou encore la mise en avant de la culture de l'Homme de Néandertal. L'idée de la révolution du feu, puis de la chair cuite permet d'une façon de considérer que le développement de l'Humanité s'est construit autour d'un élément fondamental : le développement du cerveau. En effet, la capacité cognitive, le langage verbal, l'organisation des tâches dans la société auraient dû devenir des éléments d'alertes. Mais, l'image type donnée reste celui d'un « homme viril » très caverneux. Autrement dit, nous restons dans l'idée d'une symbolique orientée autour du patriarcat.

Il ne fait guère de doute que les partisans du spécisme utilisent cette structure afin d'ancrer dans une référence de l'hominidé robuste, fort et résistant trouve son orientation au travers d'une lignée imaginaire que nous descendrons de cette espèce. Or, il s'agit d'un « conservatisme » prétendant une fois de plus réécrire l'Histoire afin de justifier des choix de société. De telle sorte que les habitudes prises dans le cadre d'une survie se justifient également par le fait que la « chasse » est apparue à un moment donné dans l'Histoire Humaine. La dichotomie réside dans le fait de

caractériser une société où l'agriculture aboutissant à l'élevage n'existait pas et le principe de survie aboutissait nécessairement à la chasse. La révolution agraire du néolithique transforme justement la phase de la survie vers une forme de développement de la société (Sahlins, 1976).

L'Homme de Néandertal tout comme les premiers Sapiens n'a pu lieu d'être de nos jours. La majorité des personnes ne vivent plus dans des grottes (quand bien même certaines personnes font le choix des maisons troglodytes). La dissonance cognitive qui les habite en matière historique tend à voir une certaine forme de descendance entre l'Homme de Néandertal et l'Homo Sapiens. Les recherches en la matière ont démontré que si les deux espèces s'avéraient très proches, il en résulte du fait que nous ne sommes pas une descendance de ces derniers, mais l'apparition d'un nouvel Hominidé à la conquête du monde (originaire d'Afrique).

L'esprit de développement d'une espèce visant à remplacer une autre pourrait trouver également une justification dans l'approche ethno-différentialiste, mais aussi « racialisiste ». En effet, l'Homme de Néandertal habitait principalement en Europe (au sens large). Sa couleur de peau tendait vers le clair en raison d'une adaptation de son pigment aux différentes conditions climatiques. Cette rhétorique permet de suivre une orientation clairement « racialisiste ». En effet, de nombreux groupuscules d'extrême-droite tendent à utiliser ce « biais cognitif » pour démontrer que les « races » (humaines) existent. Cela permet à ces personnes d'affirmer que le « pigment » de la peau constitue des « races », là où le consensus scientifique définit l'être humain comme un seul génome, un seul être humain.

Le *reductio ad neandertalium* permet de justifier la consommation de « chair cuite » comme un élément préexistant et inscrit dans le patrimoine génétique des hominidés. On rétorquera que la présence du génome de Néandertal dans nos gènes reste très infime (Vernot et Akey, 2014). De telle sorte que les reproductions entre l'espèce que nous sommes et des « cousins » (au sens que nous sommes très proches sur le plan du génome) s'avère très limités.

Cependant, la réduction au travers d'une espèce d'hominidé disparue en raison des différentes maladies, mais aussi que la « sélection naturelle » liée à l'approche Darwinienne au travers de la théorie de l'évolution s'est mise en pratique. Si les différentes espèces d'hominidés ont pu cohabiter ensemble, le fait que l'Homo Sapiens a su survivre alors que l'Homme de Néandertal s'est éteint progressivement, cela témoigne que les caractéristiques propres de ces derniers constituaient un frein à l'adaptation de l'espèce au travers des différentes perturbations de son écosystème.

Dès lors, il semble nécessaire de poursuivre sur le fait que la tradition telle qu'elle a été mise en évidence souligne l'approche du « mythe du chasseur-cueilleur ». Dès lors, la vision permet de souligner d'entrer dans le contexte d'un argument historique se référant sans cesse à l'origine de la conquête du feu, de la chasse et la cueillette de différents fruits et légumes.

## **6.3 La virilité à l'Antiquité**

### **6.3.1 La viande symbole du patriarcat**

Nombreux sont les personnes d'entre-nous ont pris conscience de différents éléments liés à l'alimentation. Cela souligne des formes de communication non-verbales

importante.

La réalité aussi crue qu'elle soit temps à démontrer que sous l'alimentation apparemment banale se cache une grille de lecture en lien avec la « virilité », c'est-à-dire du patriarcat. Si les origines ont été démontrées dans de nombreux essais. L'ouvrage phare de Carol J. Adams (Adams, 1990) permet de démontrer de façon claire, limpide et lucide des différents aspects d'un morceau de « barbaque ». Nul ne pourra douter une seule seconde en ce qu'il concerne le plan de l'équilibre d'un couple, la viande est assimilée au « culte du corps » et de « la force ».

Si le livre a été écrit de façon antérieure à l'avènement des réseaux sociaux, il ne fait guère de doutes que l'expérience sociologique démontre une réalité clairvoyante. Les partisans d'un morceau de « bifteck » s'y étalent afin d'y trouver une puissance que les recherches en nutrition rendent caduques.

Dans ce sens, les différents légumineux, légumes et fruits (d'après ces derniers) sont vus comme des « aliments faibles ».

La rationalité ne faisant pas partie de l'échange que les différents protagonistes peuvent avoir entre eux. De ce fait, la femme est souvent assimilée en mangeuse de « salade » alors que les hommes sont voués à une vision en lien avec le culte du corps, c'est-à-dire réaliser des « barbecues » par exemple. La vision que traverse cette contradiction permet de voir la logorrhée permanente des entreprises carnées à utiliser les « stéréotypes sexuels » afin de pousser à la vente de différents produits.

Ainsi, il ne semble guère anodin de voir qu'au travers le fait d'avaler un simple morceau de viande ou de charcuterie, cela renvoie implicitement au fait de la hiérarchisation des sexes et dans ce cadre : le patriarcat.

Cette dénotation ouvre le « chemin » à un élargissement du spectre de lutte « monothématique ». Elle s'accorde uniquement sur la question animale qui débouche essentiellement sur une approche réformatrice ne prenant pas en compte les différents liens vis-à-vis des autres domaines où il existe une forme de domination.

### 6.3.2 Un âge d'or révolu

Il ne fait guère de doute que les différents réseaux en ce qu'il se concerne la nostalgie d'une tradition « gréco-romaine » renvoie in fine dans une dimension « ethno-différentialiste », mais aussi une vision développée clairement plus tard sur la notion d'une vision « judéo-chrétienne », dont nous reviendrons plus tard.

Cela permet d'une certaine manière de voir que la notion porte une certaine ambiguïté en termes d'apport d'un tissu historique. En effet, les cités romaines et grecques s'inscrivent dans l'idéal chauvin comme l'encrage d'une civilisation. L'ancrage d'une langue (autant artificielle qu'elle soit) est hérité de différentes langues mortes alors elle ne permet pas de ne voir que la filiation en termes « d'us et coutumes ». Objectivement, l'idée s'inscrit dans le fait que le monde grec et romain fut objectivement des démocraties. Mais alors que faire de Sparte ? Que faire de l'esclavage à Rome et à Athènes ?

Différentes approches permettent de voir que sous les différentes ruines qui sont découvertes régulièrement se trouvent certes un « mode de vie » hiérarchisé et construit sur la base au travers des différents êtres humains. Ainsi, l'esclavage dans ces cités cache la réalité d'une société qui reposait clairement au travers de la fondation d'un esclavagisme. La « République » romaine (le temps d'une courte période

en opposition au césarisme) tout comme athénienne génère de nombreux fantasmes de nos jours. Cependant, il convient de structurer le fait qu'elles n'ont jamais été des « démocraties » à part entière. L'une était fondée sur un Sénat au travers d'un système de vote très complexe incorporant d'une certaine manière le « droit censitaire » et l'autre une pure variable aléatoire où les élus étaient tirés au sort.

Ces logiques s'apparentaient à des prémices mettant en avant une démocratie en gestation, mais cela ne pouvait pas relever d'un système démocratique clairement approfondi. Dès lors, il convient de souligner que la « nostalgie » revêt d'une manière ou d'une autre une caricature. On ne rabat pas les cartes d'un vieux jeu pour faire du neuf. Aussi, l'idée de transposer une lignée allant dans cette dynamique construit factuellement la volonté de revenir aux sources de la civilisation, c'est-à-dire une entreprise en somme clairement dangereuse. Cela entraîne nécessairement la dynamique du choc des civilisations. De ce point de vue, des éléments semblent contradictoires. La question d'écrire un « roman national » comme précité ci-dessus comme le petit Lavisse souligne démontre une volonté de réécrire l'Histoire afin d'en faire un « récit national ».

Au travers des crises que traverse le capitalisme en lien avec une rupture démocratique de fond, des citoyens essayent de refaire fonctionner à une échelle locale des méthodologies qui ne peuvent fonctionner dans la « modernité ». Les thèses libérales ont accentué une mise en pratique de différents aspects afin d'organiser structurellement une société où le citoyen dispose des différents moyens de vote. Que faire des lectures outre-Manche et outre-Atlantique ?

La réalité de la logique de la grille de lecture « gréco-romaine » débouche nécessairement sur une xénophobie de fond. Or, l'idée de mettre côte à côte ce même rejet au profit d'une « réalité alternative » ne peut que déboucher sur le fond sur le spécisme.

Cette dynamique entraîne dans les faits la dissonance cognitive sur le fait de refaire « vivre » un « âge d'or révolu » afin de penser que ce dernier reste possible à mettre dans la forme.

## 7 L'agriculture et l'élevage

Au cours du Néolithique, une révolution s'est réalisée transformant l'ensemble des pratiques tant au niveau de l'environnement qu'au niveau des animaux non-humains

### 7.1 La révolution agraire du néolithique : la transformation de la chasse à l'élevage

La révolution agraire s'inscrit d'une certaine manière de transformer leur mode de vie sur un modèle social telles les cités de fourmis. En effet, l'organisation structurelle de la société ne se résumait plus dans une dimension où la division des tâches était sexuée. En effet, la construction d'une cité sous la forme d'un hameau se caractérise par une transformation profonde de la société. La division du travail ne devient plus seulement sexuée, mais organisée par la société afin de permettre une grande autonomie de cette dernière.

Le fait de vivre au sein d'un cadre où les familles se centralisent afin de créer une forme de communisme primitif. En effet, la question de la propriété privée apparaît comme nulle et se concentre progressivement sur des propriétés collectives. Si tous les cas ne peuvent affirmer cette ligne de façon universaliste, la tendance reste au travail collectif pour le hameau. De ces hameaux naîtront des cités avec des quartiers. Nul ne pourra douter à un seul instant que le « centralisme » tel qu'il a été conçu à l'époque aboutirait à un « ultra-centralisme » au travers de Jacobinisme. Toutefois, le groupement des hameaux et des villes s'est certainement basé sur un « confédéralisme ». Autant dire que la spécialisation des hameaux sur certaines denrées afin de les changer a permis le développement de l'Humanité. Il s'agit d'ailleurs d'une de la thèse de l'avantage comparatif de Ricardo.

La question spirituelle et religieuse de cette époque montre également qu'il a pu construire des temples au travers d'une technologie incroyable. En effet, des constructions comme Stonehenge relève d'une prouesse en termes de croyance. La croyance et les superstitions font déplacer des montagnes, mais aussi des mégalithes. Dans ce sens, il convient de souligner que les longs périple de ces blocs de pierre introduisent d'une façon concrète une coopération entre les différents hameaux et tribus. L'art de construire des monuments collectifs introduit l'idée novatrice au travers de l'entraide (Servigne et Chapelle, 2017).

La chasse, bien que pratiquée encore, se caractérise non plus dans une logique de survie, mais de création d'un monde à l'image de l'être humain. Les grands prédateurs s'inscrivent dans le fait d'être légion et sont progressivement chassés dans une logique de protection des bétails. Les différentes parties de ces animaux servent à créer des vêtements, des outils, mais aussi d'asseoir une domination.

En prenant conscience que le nomadisme (à cette époque) devenait un piège empêchant le développement, il se construisait d'une façon d'assortir également la sécurité alimentaire. Cette dernière commencée en Mésopotamie a permis de créer une révolution de fond en comble. L'épopée d'un hominidé a pris conscience que la cueillette pouvait laisser place à l'agriculture. Cette transition s'est réalisée progressivement apportant une source de progrès considérable. Le fait de cultiver apparaît comme une tangible évolution afin de permettre le développement d'autres domaines.

Toutefois, il ne saurait être pris en compte en ce qu'il concerne d'une façon formidable la question de l'eugénisme, c'est-à-dire du croisement des différents gènes afin d'arriver progressivement à un élevage afin de nourrir et d'exporter les produits issus des animaux.

## 7.2 De l'élevage à l'eugénisme

### 7.2.1 La domestication : un pacte entre l'homme et l'animal

L'explication de la domestication progressive tient dans un contrat en lien entre l'Être humain et l'animal non-humain. En effet, la protection contre les différents prédateurs comme l'ours et le loup permet substantiellement de créer une dynamique où l'animal devient dès lors une « propriété privée » selon les différentes traditions locales. Pourtant, il convient de souligner que cette domestication tient d'un fil puisque l'animal perd de son autonomie, de ses libertés et de sa raison d'être un animal.

L'animal non-humain n'apparaît plus comme sauvage, mais comme un animal domestiqué. Dès lors, il devient l'une des caractéristiques complètes de la transition du pacte. Ainsi, l'élevage se caractérise comme une approche liée également à une volonté de subsister et de matérialiser des ressources de nourriture.

La grande différence avec l'agriculture au travers de la récolte de différentes céréales réside dans la quantité de travail que cela génère. L'animal dans les élevages du néolithique demandait clairement un temps moins important pour générer de la « valeur ajoutée » tout comme la reproduction du bétail. De ce fait, l'augmentation du nombre de têtes de bétail souligne le développement de ce dernier au travers d'une économie primitive en pleine expansion.

Toutefois, il apparaît d'une façon évidente que la finalité du bétail au mésolithique comme au Néolithique introduisait les origines du spécisme. La finalité réside dans le fait que l'animal était considéré comme un aliment. La gestion de ce dernier permet de démontrer que les greniers pour les céréales agissaient dans la même dynamique au travers d'un stockage de nourriture. En ce sens, l'animal est considéré comme dans notre époque contemporaine comme des objets.

La domestication des animaux génère également une forme d'exploitation qui se résume à travers l'élevage. Cela permet de créer une filière, mais aussi d'une certaine manière une forme de « monnaie d'échange » à l'époque du troc. Il n'est pas anecdotique que Rosa Luxemburg dans *Introduction à l'économie politique* (Luxemburg, 1925) démontre que l'origine étymologique de l'écu renvoie à la question du « bétail ». En effet, il convient d'être rationnel sur cet élément : le commerce de bétail.

Dès à présent, que l'animal est considéré comme sacré et a valeur de monnaie dans le cadre des échanges, il se transcrit d'une façon nécessaire à une autre réalité : le bétail est transformé au travers des différents croisements des animaux afin d'améliorer le rendement et de diminuer le travail. Nous assistons dès lors les pratiques courantes de croisements entre les différentes « races » (si on peut appeler ainsi) des espèces. Ainsi, il convient de souligner de façon constante qu'une démarche d'un embryon afin de façonner les lignés des « nouvelles races » qu'elles ont créées.

### 7.2.2 Aux origines de l'eugénisme

La nécessité de l'eugénisme ne tient pas nécessairement compte de créer et de protéger les espèces en accélérant leurs transformations. Ainsi, les modifications génétiques réalisées depuis des milliers d'années au travers de croisement d'espèces ne semblent guère choquer l'opinion publique. Comme nous l'avons souligné dans la précédente partie, l'organisation de la « révolution du néolithique » a permis de créer des espèces à l'origine « hybride » qui sont devenues progressivement ancrées dans l'approche populaire. La vache, le mouton ou encore le cheval reste les conséquences d'un croisement a priori « non-naturel » dans le sens qu'elles sont réalisées au profit exclusif de l'être humain et non des animaux.

Ainsi, la « modification génétique » dans le débat moderne pose et soulève de nombreuses questions éthiques. L'approche critique en ce qu'il concerne les « organismes génétiquement modifiés » (OGM) s'avère ancrée dans une approche d'un mouvement plus large qui suggère une agriculture biologique. Les mythes et les légendes autour de ce « mode d'agriculture » ne peuvent que pousser au questionnement sur les différents produits utilisés. Utiliser de la « bouillie bordelaise » ou encore du « cuivre » sur les cultures ne s'avèrent pas réellement être une logique scientifique.

Pourtant, la transformation vers une « agriculture biologique » interroge sur la question de vouloir revenir à la secte « amish ». En effet, les différentes espèces ont été mises en évidence au travers d'une recherche afin de créer des « espèces hybrides ». Or, le débat de fond résulte dans une nostalgie de retourner à une agriculture traditionnelle avec des espèces anciennes. Nonobstant, cet élément, la réalité vue sous un autre angle débouche sur le fait que l'agriculture biologique relève d'une forme ou d'une autre comme d'une « fumisterie ». Et l'agriculture s'inscrivant dans un « modèle conventionnel » est largement décriée par les « nouveaux écologistes ».

La nécessité de faire augmenter le « rendement » afin de pouvoir nourrir une plus grande partie de la population avec une surface identique engendre nécessairement de la recherche au travers des croisements des différentes « variétés ». Aussi, la logique de créer des variétés « transgéniques » permet d'accélérer une transformation crédible afin d'aller vers une société en adéquation avec son temps.

Ainsi, trois formes d'OGM sont à distinguer : 1/ l'espèce génétiquement modifiée avec une logique d'industrialisation et de mainmise du vivant au niveau des brevets ; 2/ la sauvegarde des espèces en voie d'extinction au niveau de la flore essentielle ; 3/ l'augmentation de la production et du rendement.

De cette sorte, la question de l'eugénisme au niveau de la flore soulève un débat de fond loin de l'absurdité distinguée des réseaux sociaux. Durant la crise sanitaire, les « faucheurs volontaires » se sont positionnés contre les vaccins à ARNm. L'obscurantisme ne peut que déboucher sur une extrapolation de cette dernière. De cette manière, la dynamique revient dans le fait de rejoindre la nébuleuse « antivax ».

Et les animaux non-humains ? Ces êtres sont doués d'une « sensibilité » en raison du concept majeur de la sentience. Au travers d'un système nerveux plus ou moins développé, ils ressentent la douleur. Ainsi, il apparaît rationnellement que les différents « croisements » afin de rendre les « espèces » plus robustes ou plus productives ont été légion autour du globe. La question de la « faim » s'est réalisée par une dynamique en raison de l'accroissement de la population au niveau des



tribus, des villages et des villes. Cette approche visant à créer un « animal-produit » renvoie dans le fond à la théorie de Descartes en ce qu'il concerne l'animal-machine.

Si les croisements ont été réalisés sur des animaux non-humains depuis l'élevage, une autre pratique a clairement dérivé à savoir de réaliser un « eugénisme » sur les êtres au travers d'un ensemble de « sociétés 'savantes' ». La fuite des intérêts de la science s'est caractérisée par une dénaturation de fond même des différentes révolutions biologiques et de la génétique.

Il semble évident de souligner que la génétique permet d'une façon ou d'une autre de souligner que si l'eugénisme au niveau des « races » en ce qu'il concerne les espèces a permis de mettre au monde des versions hybrides, elle s'octroie d'une façon claire et réaliste d'une vision que l'on pourra caractériser de « Frankenstein » en matière de la science. La question ne réside pas tellement dans le progrès que soulèvent la génétique, mais les utilisations en dehors de toute bioéthique et d'éthique appliquée.

### 7.2.3 L'eugénisme moderne

La génétique et les maladies qui y sont liées, font l'objet d'une recherche fondamentale afin de connaître le fonctionnement de certains gènes. La génétique et le maniement de l'ADN ne posent guère de soucis dans ce sens en raison des lois bioéthiques et des tabous mis en place. En effet, il existe des tabous nécessaires comme des lignes de conduite à ne pas franchir afin d'imperméabiliser la société. Dès lors, il s'avère que les différentes recherches actuelles en bioéthique permettent d'une manière ou d'une autre de poser et d'encadrer les limites à ne pas franchir. Mais les tabous évoluent selon les époques.

De nos jours, la question de la génétique soulève un débat de fond en ce qu'il tourne autour de la modification des gènes. La question du progrès s'avère profondément ancrée au travers des différentes technologies. Les personnes refusant la question des OGM y trouvent d'une certaine façon dans le refus des vaccins par ARNm. L'obscurantisme ne peut que produire de l'obscurantisme. En effet, il s'agit d'une croyance de mettre tous les différents OGM's sur le même piédestal. Ainsi, une vache difforme en raison de la transformation d'un gène afin qu'elle ait une production de muscles plus importantes ne peut être mis sur la même égalité qu'une modification génétique visant à sauver d'une espèce. L'un se résume à de l'eugénisme génétique, l'autre à une forme de protection de la faune comme de la flore.

Le débat sur la « modification génétique » n'a pas lieu d'être en ce qu'il concerne l'accélération d'une adaptation vis-à-vis d'un environnement ou encore ne ce qu'il touche le fait d'empêcher une espèce de s'éteindre.

## 8 L'abattage

Nul ne pourra douter que les questions en lien avec l'abattage demeurent un sujet préoccupant dans nos différentes sociétés modernes. En effet, le fait de mettre à mort un animal afin de s'en servir comme un aliment reste souvent décrié par de nombreuses associations en tout genre. Les techniques diffèrent progressivement, mais cela rappelle foncièrement que le fait d'ôter la vie à un animal à la chaîne que ce soient des usines ou des unités mobiles soulève de nombreuses questions.

Une discussion de trois formes d'abattage en sort nécessaire. Il ne s'agira pas de discuter les différents débats formels qui ont lieu dans la cause animale, mais bien de s'articuler autour des questions pratiques.

Le débat à savoir quel est la manière la moins horrible entraîne nécessairement une logique welfariste, c'est-à-dire une approche en lien avec le fait de « réduire » la souffrance animale au lieu de « l'annihiler » radicalement. De plus, il ne sera pas question d'une chasse aux sorcières concernant les abattages rituels. Si des éléments peuvent paraître nécessaires, la réalité frise régulièrement avec un racisme structurel de fond et une véritable hypocrisie en reproduisant les schémas de hiérarchisation des croyances et des cultures.

## 8.1 L'abattage traditionnel

Les campagnes françaises n'ont jamais été à l'abri d'une quelconque maltraitance envers les non-humains tout comme l'idée naïve que l'élevage familial s'inscrivait dans une approche éthique dans la manière d'élever et d'abattre les animaux non-humains. Je pourrai caresser dans le sens du poil les différentes théories de Jocelyne Porcher en soutenant corps et âme la diatribe nostalgique. En effet, je suis un petit-fils de paysan breton. La rationalité m'impose de voir une expression symbolique dans ces contrées où le cochon est élevé en batterie. Ainsi, l'expression : « hurler comme un cochon que l'on égorge » renvoie dramatiquement à un bruit strident voyageant au travers de la campagne. Oui, les animaux non-humains dans le passé ne subissaient point l'idée que l'époque fut meilleur qu'avant.

Pourtant, il convient de souligner que la transformation de l'élevage familial vers l'élevage intensif reste sujet à de nombreux débats, de nombreuses critiques qui étaient sous surveillance de cellule Demeter de la gendarmerie nationale. Dans cette perspective, l'idée réside dans le fait que les élevages à « taille humaine » permettent une meilleure connexion entre l'être humain et l'animal. Dès lors, la position mystique résultant de cette approche met le lien sur le fait que l'animal non-humain reste conscient que sa seule destinée est de terminer dans une assiette ou des produits transformés en tout genre.

La crise du Coronavirus a mis également le point sur un élément caractéristique de l'élevage : l'animal est considéré comme une marchandise que nous avons démontrée à plusieurs reprises. Ainsi, la diminution des exportations en Europe a conduit des éleveurs à réaliser des « abattages sauvages » afin de sauver leur « production », c'est-à-dire l'élevage des animaux. Des voix se sont élevées contre cette pratique jugée d'un autre temps. Nul étourdissement au travers d'un pistolet perforateur comme cela se réalise dans les abattoirs fixes ou mobiles. Pourtant, les carnistes usant sans cesse la rhétorique de « la nuit des temps » sont estomaqués de ces procédés artisanaux. L'égorgement se fait dans une pleine conscience de lui-même. Il convient de souligner un élément en particulier : la technique utilisée n'a sensiblement pas changé. Les personnes de la « cause animale » restent foncièrement estomaquées face à ces pratiques d'un autre temps, d'une autre époque, mais réaliser de façon réelle. Les courants réformistes qui souhaitent transitionner au travers d'une augmentation du « bien-être animal ». Les bourreaux, seraient-ils plus éthiques l'un de l'autre ?

Cette logique rappelle que la lutte contre la peine de mort de façon porte en

elle une valeur universelle. En effet, la mise à mort d'un animal comme d'un être humain souligne des pratiques différentes et une utilisation tout à fait différente. L'une permet d'éviter la « récurrence » des différents crimes en ôtant la vie et l'autre se caractérise d'une certaine manière par la dévitalisation de l'être sentient. Les débats se caractérisent dans le fond se heurtent à deux courants : les courants réformistes et les courants révolutionnaires (abolitionniste). Les rhétoriques réformistes penchent sur une adaptation de la méthode afin de créer une « révolution » par étape alors que les autres pensent irrémédiablement qu'une révolution ne passe pas par une transition. Dans ce cadre, les condamnations à la peine capitale demeurent-elles à un moment donné dans les différentes formes une forme de barbarisme qu'il faille rendre éthique ? Le fait de retirer la vie à quiconque est-ce éthique ? Il semble nécessaire de mettre en avant que les différentes stratégies n'aient guère permises de diminuer la criminalité. Ainsi, le « barbarisme » s'inscrit d'une façon ou d'une autre dans du « dogmatisme ». Le fait de continuer à produire des animaux (car le capitalisme les considère comme des marchandises ou des objets) s'inscrit également dans le « dogmatisme ».

Cette même crise a permis de mettre en lumière d'innombrables faits connus, mais très peu documentés. Pour Franz-Olivier Giesbert, la « nostalgie » de l'abattage réalisé dans la boucherie était considérée comme plus humaine, moins douloureuse que les abattages anonymes dans les usines dédiés à cet effet (Giesbert, 2014). L'abattage dans le cadre artisanal donne une meilleure éthique, mais il ne remet pas en cause l'abattage en lui-même.

La remise en question de l'industrialisation en ce qu'il concerne les abattoirs débouche dans les faits à un questionnement de fond concernant la relation « Animal/Homme ». Ainsi, il advient de mettre en avant la question de l'abattage « conventionnel ».

## 8.2 L'abattage conventionnel

L'approche qui suit cette partie est en lien avec la partie suivante. En effet, il convient de mettre en évidence certains aspects de l'abattage « conventionnel » qui permettra d'aboutir à l'abattage « rituel ». Ensuite, nous avons parlé entre autres des abattoirs de Chicago (dans d'autres épisodes). La dynamique permet de générer une forme de désindustrialisation dans une logique où la « maximisation des profits » crée une réaction épidermique et singulière au capitalisme moderne. Le lieu d'élevage, d'abattage et de transformation tout comme de consommation reste différent. Je ne pourrai guère réaliser une autopsie complète liée à la mondialisation. Le « libre-échange » en opposition au « protectionnisme » pourrait apporter de façon singulière une autre dimension. La mondialisation demeure un sujet bien complexe en raison de l'approche différente de l'Internationalisme.

Pourtant, l'Union Européenne tout comme les marchés en dehors de cette dernière tend de façon pernicieuse de distiller en substrat le poison de la xénophobie. Ainsi, le questionnement en ce qu'il concerne les abattoirs dit « conventionnel » ne peut que s'inscrire dans une « déconstruction » totale de la chaîne allant l'insémination jusqu'à la transformation en passant par le fait que les ouvriers agricoles comme dans les usines constituent de façon irrémédiable un lien qu'il faudra suivre tout au

long des deux prochaines parties.

Le débat agite les nombreux protagonistes de la « cause animale ». Les différents documents mis en avant dans le cadre d'une logique de « persuader » aboutissent à s'inscrire sur une approche émotionnelle. Si cette stratégie peut permettre de réaliser une « conscientisation » progressive du fait que les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité, elle débouche dans les faits uniquement dans une « réaction » par rapport à situation donnée caractérisée comme intenable. L'être humain est construit au travers d'une multitude de « biais intentionnels ».

Pourtant, la question de générer une « réaction » sur nos « alter égos » ne permet pas de réaliser une approche rationnelle et objective. La thématique des abattoirs « conventionnels » suscite l'effroi très fréquemment au sein de la population. Après l'horreur et les condamnations multiples au travers des réseaux sociaux tout comme dans la presse, la routine redevient progressivement comme si ces images « violentes » et « abruptes » n'étaient qu'une façade anecdotique.

Les protagonistes dans les abattoirs restent des ouvriers comme nous pouvons en trouver dans la métallurgie ou dans l'automobile. Pourtant, au lieu de « construire » et de « transformer » afin de générer une « plus-value », les différents abattoirs s'inscrivent dans une dynamique de destruction (Segal, 2020).

Les animaux sont comme des « condamnés à mort », mais à la grande différence : ils n'ont commis aucun crime. La seule raison réside dans le fait d'être des êtres « sentients ». Dans le dernier jour d'un condamné à mort (Hugo, 1832), nous nous rendons compte singulièrement que le fait d'être envoyé à « l'échafaud » se caractérise par une hausse du stress pour l'être humain. L'approche réactionnaire y voit un moyen d'empêcher la récurrence des crimes, mais cela se traduit dans les faits par une approche clairement aux antipodes dans le monde non-humain. Pourtant, une réalité se transcrit dans ces termes : l'être humain tue ses semblables au profit de dogmes et doctrines d'une autre époque révolue.

Les animaux non-humains savent très bien ce qui les attend. Nul ne pourra douter une seule seconde que le fait de voir ses semblables subir le même sort ne point s'interroger et ne point prendre peur. Ainsi, le rebond de la question du « bien-être » animal devient de plus en plus abstrait. Certes, les règles d'hygiène organisées par les différents techno-libéraux sont impossibles à mettre en pratique, mais le welfarisme comme nous l'avons précité ne permet pas de sauver des vies. La réalité réside autrement : les usines de la mort restent les antichambres des boucheries de supermarché ou de ville.

Le « progrès » réalisé dans les usines d'abattage comparé à la tradition réside dans l'étourdissement du « pistolet percuteur » ou le « dioxyde de carbone » pour les cochons. Cet étourdissement est considéré comme « l'alpha » et « l'oméga » des méthodes actuels.

Pourtant, dans une chaîne : les étourdissements sont mal réalisés et les animaux reprennent conscience une fois qu'ils ont été égorgés par le saigneur. À aucun moment, les welfaristes ne remettent en question la logique de la souffrance induite par l'étourdissement. En effet, les usines se caractérisent comme des lieux où la productivité reste en lien avec les autres usines pour deux raisons : 1/ le gain de temps afin de faire baisser le prix de la production aboutissant à une compétitivité accrue ; 2/ la maîtrise et l'accroissement des dividendes. De telle sorte qu'il convienne de

réaliser que les gestes réalisés à la chaîne afin d'être dans le rythme ne permettent pas un second étourdissement.

Pourtant, comme nous l'avons précité, plus haut, la grande différence entre l'abattage rituel et conventionnel se traduit par l'étourdissement notamment. Or, une dynamique sans étourdissement ne peut être la dynamique d'un abattage rituel en lien avec un protocole précis respectant des textes jugés sacrés pour certains croyants. La dynamique réside au travers de l'abattage de réaliser le plus souvent : une discrimination religieuse.

### 8.3 L'abattage rituel

Depuis la chute de l'Union Soviétique, le « péril rouge » n'existe plus pour les capitalistes. Si le « maccarthysme » subsiste, il s'inscrit de façon constante de mettre sur le pied la construction d'un nouveau péril à savoir la thématique des musulmans et les plus radicaux d'entre eux. Ainsi, les polémiques en lien « l'islamo-gauchisme » permettent de lier les différents scandales avec le Halal.

Franz-Olivier Giesbert décrit comme « une abomination » tout en poursuivant que « l'abattoir est un lieu terrifiant où tout est possible, surtout le pire, notamment quand il produit du halal » (Giesbert, 2014). On notera par ces éléments un langage clairement péjoratif : « abomination », « terrifiant » ou encore « pire » permettant de souligner, non sans raisonnement, mais une approche qui ne remet pas sérieusement en cause l'ensemble des pratiques dans les abattoirs, mais simplement l'éthique qui lui est adressée.

Nombreuses sont les citoyens à s'élever contre ces techniques jugées « passéistes » et « non-conformes » à ce que peut présenter la vision occidentalocentrée. Seulement, une réalité subsiste dans l'approche de l'abattage rituel, celle d'un protocole précis nécessitant une démarche dans le cadre d'un rituel précis. De façon pragmatique, la mise en avant du Halal dans les polémiques qui s'avère stérile.

Le Halal relève d'une pratique en lien avec l'accroissement de l'islamisme et du néolibéralisme. Si les protocoles diffèrent, son apparition dans les années 70 soulève d'une façon ou d'une autre la dynamique qu'elle n'est qu'un abattage traditionnel.

Le lecteur pourra comprendre que je pourrai faire de même avec le casher, mais la grande différence réside dans le fait que le casher n'est pas né dans le siècle dernier et demeure d'une longue tradition au sein du judaïsme. De plus, l'approche visant à en terminer de ce rituel s'inscrit également dans le welfarisme de l'Allemagne hitlérienne ou encore des différents néo-nazis.

Pourtant, rien ne suggère qu'au cours de cette longue approche, la question d'une théorie révolutionnaire demeure nécessaire en ce qu'il concerne l'angle de l'ouvrage. Le lecteur se posera la question d'une articulation nécessaire afin d'émanciper à la fois les êtres humains du joug du capitalisme et à la fois, les animaux non-humains d'un autre joug : le spécisme.

## 9 La nécessité d'une théorie révolutionnaire

Vouloir un changement profond de paradigme en ce qu'il concerne les questions animalistes repose de façon constante au travers d'une vision révolutionnaire.

## 9.1 Une approche marxiste de la révolution

Karl Marx, mangeait-il de la viande ? Cette question sera certainement posée par les adversaires d'une convergence des luttes et du fait de considérer que la « lutte des classes » n'a a priori rien à voir avec la « cause animale ». Les railleries pleuvront. Le lecteur se trouve dès lors dans une situation complexe. Il a la possibilité de céder ou de se questionner sur l'approche marxiste.

Il me vient des éléments de langage issus au travers des paroles suivantes :

Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. On ne saurait trop insister sur cette vérité à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites de l'action pratique va de pair avec la propagande à la mode, de l'opportunisme (Lénine, 1902).

La dynamique du « marxisme-léninisme » au cours de cet ouvrage n'aura pas lieu bien qu'il puisse avoir un ensemble de critiques à y inscrire. Toutefois, au vu de l'Histoire de la mise en « pratique » des différentes thèses de Lénine, le lecteur y verra une approche critique et verra que l'auteur rejette de façon mécanique la théorie majeure à savoir la « dictature du prolétariat » tout comme le « jacobinisme » en lien avec le « centralisme démocratique » (Luxemburg, 1904). Nous retournons progressivement vers des valeurs clairement démocratiques au travers de la « démocratie ouvrière » .

La dialectique s'avère primordiale en tout point de vue. Il y a un sens qui en découle : la « dictature du prolétariat » s'enracine dans la logique autoritaire et dans la prise du pouvoir de façon abrupte sans prendre en compte des différents dégâts. En effet, la transformation sociale nécessite une « conscience de classe ». La stratégie marxiste-léniniste admet certes le fait un parti politique afin de guider le prolétariat vers la quête du pouvoir. Toutefois, la réalité de la dictature réside dans le soubresaut d'un régime à parti unique. L'Histoire a démontré que ces mécanismes ne pouvaient réellement transitionner vers un régime démocratique, mais sombrer dans une dictature liée à la bureaucratie. La plus grande erreur des partis communistes fut de créer une logique aux accents nationalistes une véritable chasse aux sorcières afin d'asseoir ce qui auparavant se traduisait comme une « dictature du prolétariat » dans un régime totalitaire. Les exemples flagrants sont la Chine et la Corée du Nord. D'autres régimes hybrides à parti unique comme Cuba ou le Vietnam essayent de transitionner vers une démocratie. Le cas de Cuba devient plus complexe puisque la guerre économique empêche une transition vers un multipartisme. Cette transformation vers le « socialisme » non pas « réel », mais à « visage humain » prend son temps et la « dictature du prolétariat » devient l'exemple de ses conséquences la « dictature de la bureaucratie ». Finalement, la « démocratie réelle » de Karl Marx au travers d'une « dictature » ne permet aucune émancipation des travailleurs.

En revanche, l'autre modèle qu'il convient de mettre en avant tout au long de cet ouvrage résulte dans la « démocratie ouvrière ». Prenons le temps d'analyser la chose : 1/ la première partie utilise la « démocratie » comme angle fondamental afin que les droits de chacun soient respectés, dont les libertés fondamentales ; 2/ la seconde partie concerne la majorité du parlement après la prise du pouvoir au travers des élections, c'est-à-dire où les ouvriers que l'on pourra caractériser par les salariés prennent le pouvoir et publie différentes lois. Ainsi, l'idée ne se résume pas

à la même chose. La révolution tant attendue depuis près d'un siècle ne se fera pas.

Les « lendemains qui chantent » s'enracinent non pas dans « la haine du capital », mais dans la transformation progressive d'une société où le « capital » qu'il soit « variable » ou « fixe » soit entièrement socialisé.

## 9.2 Le contexte d'une double lutte

La lutte animaliste afin d'octroyer un statut égal à l'animal non-humain se transcrit depuis plus d'un siècle dans les méandres des différentes lois au sein des pays respectifs. On pourra critiquer le fait que l'avancement de la législation et des différents règlements diffère en raison d'une « conscientisation » différente des masses tout comme de la variabilité des lobbies liés à l'industrie agroalimentaire. Je pense d'une façon objective que les différents moyens de pression des éleveurs, des industriels et des bouchers/poissonniers tendent à créer une séparation au travers de la volonté populaire : le bien-être animal, et la volonté des lobbies : réaliser le maximum de profits.

Le capitalisme agricole et paysan renvoie d'une façon ou d'une autre à des éléments profondément réactionnaires, ultraconservateurs et ultralibéral. Les « fermiers » avec leur bétail ne perçoivent pas le même focus que nous avons. La brutalité des méthodes en lien avec un « capitalisme sauvage » clairement prôné par ses défenseurs souligne une vision aboutissant à une forme de « séparatisme ». Ces derniers se retrouvent dans une dichotomie de fond puisqu'ils reçoivent entre autres une aide au travers de l'Union Européenne. Pourtant, malgré les aides qu'ils reçoivent et des différents aménagements taillés sur pièce témoigne d'une réalité très différente : un paysan se suicide tous les jours et les retraites (si faible qu'il soit) ne permettent guère de survivre.

Le rôle des corporations dans cette dynamique représenté par la FNSEA tout comme la CR par exemple souligne une volonté de poursuivre la « révolution industrielle » tout comme de la production à perte comme le lait. Le « libre-échange » engendre nécessairement une bataille irrationnelle, notamment au sein du « marché commun ». Les guerres ne sont plus à l'ordre du jour, mais les batailles économiques au travers d'un protectionnisme à l'échelle européenne mettent les travailleurs en concurrence l'un avec l'autre. De cette sorte, il convient de souligner que la prise de position vis-à-vis du « bien-être animal » peut certes être réalisée au sein d'une législation, mais en raison de la bataille que se livre les exploitations agricoles et les produits qui en résultent, cela se situe clairement au niveau du « droit communautaire » de l'Union Européenne.

Si les éléments de progrès tardent à venir en ce qu'il concerne la progression de la « mainmise » du néolibéralisme sur l'alimentation, il en résulte d'une vision concrète : le modèle promu par ce dernier à savoir le retour en force des corporations. L'idée résulte de protéger les différents intérêts des éleveurs entre autres au détriment de la population. Ironiquement, les néolibéraux utilisent à foison la « rhétorique du corporatisme » afin de briser les syndicats afin de réinstaurer un « corporatisme moderne » où les intérêts de « l'ouvrier agricole » sont les mêmes que celui du « patron agricole ». Cela ne les dérange en tout point.

Toutefois, il semble anecdotique de renvoyer un élément fondateur lié à ces grou-

pements d'intérêts : le retour des corporations. Beaucoup d'entre nous pensaient que la fin de l'État Français et de la monarchie avait mis à mal ce système où l'intérêt des professions prime sur les individus, apparaissait comme une époque révolue. Pourtant, il s'avère que le monde en lien avec ce qui touche l'élevage et l'agriculture tout comme de ses dérivés n'a pas évolué depuis que la monarchie a été abolie et que l'État Français s'est fait déboulonner par la résistance et les alliés.

Ensuite, penchons-nous rationnellement sur la question de la « cause animale ». Cette question épineuse renvoie fondamentalement à une logorrhée que racontent les différents éleveurs au sujet de la proximité de leurs animaux. La question de nourrir la planète et la patrie devient un élément fondamental. Ainsi, le « bien-être animal » se retrouve au cœur d'une violence de fond. Cela suggère notamment une virulence dans leurs méthodes comme les attaques des préfectures, des MSA ou encore des vandalismes sur les permanences des parlementaires. Dans les faits, le conservatisme des éleveurs n'a que faire du « bien-être animal ».

Au vu des différentes campagnes mettant en avant la « viande », elle se traduit dans une approche « éthique ». Nous ne reviendrons pas là-dessus au vu de ce qui a été développé précédemment.

Ainsi, les luttes animalistes interrogent. Nombreux sont les personnes à y voir d'une manière ou d'une autre « l'appropriation » de l'agro-industrie comme le démontre au travers de cause animale : cause du capital (Porcher, 2019). Les techniques comme la viande « in vitro » soulève des problématiques concernant l'éthique. L'ancienne éleveuse y voit la « main du capital » trôner sur les nouvelles technologies. Ainsi, la « viande sans souffrance » serait-elle mieux que la viande de l'éleveur passant dans des abattoirs sous contrôle des multinationales ? Ces dernières pour des raisons diverses et variées n'ont qu'un seul objectif : générer des profits et des dividendes. Dans le même temps, l'essayiste y voit le fait que certains grands patrons utilisent la philanthropie comme moyen de donation ou encore la présidence de grandes associations. La critique romanesque inclut évidemment une revue rapide concernant les simili-carnés. En effet, les différentes compagnies ayant une production s'inscrivent dans une accroche liée à la « révolution végétale » et entrant dans un marché en pleine expansion. Il s'agit dans les faits du fonctionnement du capitalisme. De plus, le marché génère une forte « plus-value ». Qu'importe, Jocelyne Porcher n'est pas là pour remettre en cause le capitalisme, mais pour le faire perdurer dans le temps.

La rationalité impose nécessairement de mettre en valeur la question de la lutte des classes comme une perspective nécessaire à la lutte animaliste. Dans un contexte où les différents paramètres économiques deviennent instables, l'essor d'un nouveau paradigme permet de remettre en cause structurellement les méandres du capitalisme. Cela ne sera pas le cas de cette dernière. En effet, le récit dominant répété en boucle sur les différents canaux d'informations ne permet d'être un « récit » où la vérité devient objective. Au contraire, cette dernière reste profondément romanesque et subjective.

Dans *La jungle* (Sinclair, 1906), il y a une narration profonde en ce qu'il concerne la situation du prolétariat américain et immigré dans les lieux d'abattage à Chicago. Si le récit s'avère particulièrement morose comme *Les raisins de la colère* (Steinbeck, 1939) de John Steinbeck, l'image qui en ressort d'un portrait de la société indus-



truelle permet de connoter une réalité particulièrement pauvre des ouvriers dans ces situations. L'un concerne le prisme du travail à l'usine et l'autre, la grande dépression. Les deux pointent un visage où la paupérisation reste de mise. La cruauté de la société industrielle quand bien même elle apporte le progrès témoigne d'une façon évidente que la « lutte des classes » demeure un sujet phare y compris au royaume de l'Oncle Sam. D'ores et déjà, il convient de souligner que cette approche en matière littéraire permet la réflexion sur le long terme au travers d'un filigrane triste. Ainsi, la question devient nécessaire en ce qu'il concerne la situation du travailleur au travers d'un rouage concret du spécisme.

La lutte pour l'émancipation des travailleurs (Marx et Engels, 1847) affirmait qu'elle devait être le lieu des « travailleurs eux-mêmes ». Les usines au travers des abattoirs se délocalisent, mais cela génère clairement une bataille forcenée entre les travailleurs d'un pays et les travailleurs de l'autre. Nombreux sont les véganes à n'analyser qu'au travers de la sentience et y voir une thématique qui suit cette dislocation. Le fait d'abattre un animal à la chaîne comme cela se réalise dans les usines métallurgiques ou des usines de construction d'automobiles génèrent nécessairement un choc psychique de fond. Dans le même temps, la vague du « capitalisme populaire » en lien avec l'approche mystique du capitalisme afin de « libérer les énergies » se conçoit rationnellement au travers d'une « libéralisation » de l'économie via des marchés comme celui de l'emploi. Aujourd'hui, on ne choisit pas réellement notre travail au vu des législations précarisant les travailleurs. Le rattrapage sur la question des factures, des loyers et de l'alimentation génère une réalité. De plus, la destruction progressive de l'assurance-chômage au travers des baisses de cotisation oblige le gouvernement à réaliser des mesures structurelles de fond, clairement impopulaire.

Les travailleurs dans les différentes chaînes d'abattage tout comme les usines de simili-carnés voir des incubateurs sont soumis à la même problématique à savoir la question du contrôle des moyens de production. Dans ce sens, il apparaît fondamental de déconstruire le capitalisme en l'analysant conjointement à la question du spécisme.

Pour autant, il convient de souligner d'une façon objective la question elle-même du réformisme. Dans ce sens, il convient de s'attaquer d'une part au welfarisme et d'autre part à la question de la social-démocratie.

## 10 Le réformisme dans de nombreux courants

Le réformisme dans de nombreux courants consiste à une approche où la question de la mise en dynamique où l'idée majeure s'octroie au travers de « réformes » successives afin d'aboutir au schéma idéal. Dans ce sens, la démarche s'inscrit dans une dynamique de façon défaitiste afin d'accompagner le système, mais sans en aller vers l'aboutissement d'un saut pouvant se traduire par une rupture franche et nette. Au sein de cet ouvrage, nous parlons du welfarisme et de la social-démocratie pour désigner les courants réformistes de l'animalisme et du socialisme.

## 10.1 Le welfarisme

Le welfarisme s'inscrit dans une logique du « bien-être animal ». Il s'agit dans les faits de nombreuses associations et fondations à pratiquer une « amélioration » des conditions de l'élevage. De telle sorte que les organismes comme l'OABA qui s'inscrit à faire respecter une charte de bonne conduite dans les abattoirs, la SPA qui tend à mettre à l'abri les animaux dans l'attente d'une adoption, la FBB créée par une riche héritière du CAC40 s'inscrit à combattre le Halal, mais pas les abattages conventionnels, L214 faisant des compliments à l'entreprise Hénaff en raison de la suppression à long terme des caillebotis pour ses cochons à l'horizon 2030 (la liste est non-exhaustive.).

La proximité de certaines associations welfaristes avec l'extrême-droite n'est pas à démontrer comme les propos de Brigitte Bardot, multirécidiviste de la haine. Si cela apparaît abstrait, elle donne du grain à moudre à des personnes comme Jean-Pierre Digard en étant des exemples sur « l'anti-humanisme ».

Ces méthodes de contournement du problème au travers de l'agrandissement des cages comme des enclos ou sur la création de labels divers et variés permet surtout de rajouter de la valeur ajoutée aux différents produits. L'aspect « commercial » et « capitalistique » de ces démarches suggère également une position visant à rassurer le consommateur. Autrement dit, le « bien-être animal » au sens qu'il est conçu par les « capitalistes » comme un moyen de faire perdurer le business tout en s'accordant sur les différentes questions du consommateur. Il est d'une certaine manière un « consom'acteur ».

La lignée réside par le fait de mettre en avant des légères améliorations comme l'augmentation de la surface au sol de quelques centimètres carré pour les volatiles ou de supprimer une catégorie d'œuf. Les différentes mesures sanitaires s'avèrent plus strictes, mais finalement la poule qui pond les œufs ou la vache comme la brebis qui passe à la trayeuse tous les jours termine sa vie en tant qu'animal de réforme, c'est-à-dire dans un abattoir.

Le réformisme n'a pas pour finalité de créer une rupture stricte. Il accompagne sous couvert de progressisme de différentes mesures afin de démontrer que l'entreprise de façon autonome ou le Parlement agit dans l'intérêt des animaux.

La question abolitionniste ne demeure pas la priorité. Les petites batailles ne permettent guère les grandes avancées en matière de droit des animaux. Pourtant, la bataille législative laisse de marbre la bataille de l'opinion où une partie majoritaire de la population souhaite en finir ce qu'il concerne le vieux monde. La fenêtre d'Overton comme nous l'avons souligné laisse de marbre la poussée vers le pragmatisme de telle sorte que les différentes filières animales soient sur la défensive prenant conscience que leur métier appartient au passé. Les attaques ad hominem prennent le relai sur les plateaux de télévision.

Les consommateurs d'émission de divertissement s'inscrivent suivant la réplique de Guy Debord affirmant que « dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux ». Dans ce sens, le spectacle sur des sujets sérieux distrait en profondeur l'auditeur, mais ne permet pas de faire avancer d'un seul iota la cause animale. Dans ce sens, il convient de souligner qu'elle n'impacte pas le débat. Le capitalisme armé de ses outils de communication tourne en dérision afin de rendre ridicule la réalité de la dénonciation de l'élevage. Au contraire, le welfarisme peut

être vu par la population comme une forme de radicalisme alors qu'elle n'est que la voie réformiste et spéciste de la cause animale. De cette sorte, la caricature mise en avant afin de débarrasser du débat : une cause juste, au profit d'un conservatisme et d'un traditionalisme.

Nous l'avons vu que le welfarisme était une pierre angulaire en matière de logique réformiste pour augmenter le « bien-être » des animaux, mais elle s'inscrit dans une démarche opposée à l'abolitionnisme. De cette vision au sein du courant du socialisme, une vision similaire est développée par les réformistes à savoir les « sociaux-démocrates ». Le courant s'est même étalé jusqu'à soutenir les réformes économiques, sociales et sanitaires d'Emmanuel Macron. Les alliés de ceux qui ont tué Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht démontre la social-démocratie dans toute sa splendeur. Dès lors, il convient de souligner que la « démocratie réelle » sous la vue des opportunistes selon les différentes écoles génère dans les faits un échec et une frustration pour les masses.

## 10.2 La social-démocratie

Parler de la « social-démocratie » rouvre des plaies dans le monde ouvrier. La canalisation de la colère afin de faire passer des « lois du patronat » ou un « programme minimal » ne fait guère de doute. Les aspirations à un réel progrès s'évaporent. Les trahisons se multiplient et la réalité ouvre un boulevard à la transformation d'une société qui aurait été plus juste, plus solidaire et plus égal vers un « social-libéralisme ». L'espoir dans la « bataille socialiste » au XXIème siècle devient complexe.

L'Internationale Socialiste se base entre autres sur les vestiges de la trahison à répétition concernant les grèves ou les mouvements de masse. De Jean Jaurès à Léon Blum, en passant Mitterrand, les masses ont énormément espéré de l'arrivée de la gauche au pouvoir. Ainsi, il se tient une « gauche de gouvernement » et une « gauche d'opposition ». La première tend à démontrer que le pragmatisme et le rationalisme s'induisent sur des mesures à long terme. Pourtant, la « gauche de gouvernement » porte des mesures que la droite aurait très bien pu prendre comme la libéralisation, la privatisation et la précarisation d'une partie de la population. En contrepois, se situe une « gauche d'opposition » crédible sur l'approche théorique comme pratique. La « gauche de gouvernement » a certes permis de créer des réformes importantes à une certaine époque, mais elle s'est transformée en vassal des capitalistes au fur et à mesure des années.

La question de la patrie et de la nation chez les réformistes conduits à une pierre angulaire autour de la Grande Guerre. Les radicaux (à savoir les communistes) se sont battus contre la grande guerre alors que les réformistes (à savoir les sociaux-démocrates) ont préféré voter les crédits militaires. Les sociaux-démocrates pensent que la guerre peut amener le processus révolutionnaire. Ils n'ont aucune honte à s'allier avec les libéraux, les conservateurs et les nationalistes. L'objectif réside dans une approche clairement contre-révolutionnaire. Ainsi, la Révolution Allemande s'est traduite par une alliance afin de réprimer dans le sang aboutissant à l'exécution des principaux théoriciens. La réaction sociale-démocrate s'inscrit dans une approche perdue d'avance s'enracinant dans le « patriotisme » et le « nationalisme ». Il s'agit d'une contradiction profonde de l'approche primordiale des différentes théories de

Karl Marx, dont le fait que les « prolétaires n'ont pas de patrie ».

Les gravas d'une fédération de partis à l'échelle internationale permettraient d'expliquer la désillusion au profit des partis à l'extrême-droite ou la droite extrême. Le déplacement progressif sur l'échiquier politique vers le néolibéralisme et le conservatisme. En effet, la solution de la solidarité demeure une des lois de la nature au travers de l'entraide.

Il faut dire que cette même Internationale si elle existe clairement à l'instar de la première et de la troisième, elle se retrouve qu'il existe également la Quatrième Internationale et des groupements de partis politiques se réclamant du Trotskisme. Elle n'est qu'un pont entre les différents partis politiques qui appliquent dans les faits une politique néolibérale sur le plan économique et une politique légèrement progressiste sur les mœurs. Dès lors, la constitution même de l'Internationale Socialiste se forge sur un ensemble assez cohérent.

Le réformisme fond sur un appareil irrationnel laissant comme un soubresaut de la théorie du néosocialisme comme ce fut le cas de Manuel Valls. L'aspiration à un retour de l'autoritarisme laisse songeur le lecteur au fur et à mesure qu'en tant que ministre de l'Intérieur et Premier ministre des différentes lois (les lois sur le marché du travail dont la Loi El-Khomri, la codification de l'État d'urgence, etc.) qu'il a fait voter par des méthodes brutales et une répression sanglante. Ainsi, il apparaît que le réformisme petit-bourgeois ne peut être à l'origine des grandes avancées sociétales. Au contraire, le néosocialisme porte en lui les germes d'un protofascisme (Sternhell, 1983). Ainsi, la lueur d'espoir qui peut en résulter, s'avère nulle en raison de l'ancrage formel au sein du progrès.

La question cruciale de l'émancipation intervient au travers de cette vision impossible de réformer de l'intérieur comme l'a démontré plus d'un siècle de lutte. Je pense qu'il est important de ne caractériser que les différents freins de l'émancipation afin de redonner un sens majeur à la liberté.

## 11 Les freins de l'émancipation

Le capitalisme a toujours su prioriser ses différents intérêts au travers de différents courants conservateurs et réactionnaires. Aujourd'hui, le capitalisme est un frein à l'émancipation.

### 11.1 L'adaptation du capitalisme

Le capitalisme reste un système politico-économique et philosophique qui s'adapte fortement aux différents changements au risque de disparaître avec lui. L'innovation réside dans une certaine partie de son métabolisme. En effet, les capitalistes ont compris que les différents marchés sont de plus en plus flexibles et plus souples les uns que les autres. La « cause animale » a ouvert le chemin vers des produits végétaux. Les raisons varient selon les individus.

Prenons conscience qu'il n'y a pas de petits profits, le « mode de vie » reste soumis au modèle à la question même du capitalisme. Certains antispécistes fustigent le fait de participer à un caporalisme et une vindicte de ces mêmes entreprises qui sont également des « marchands de la mort ». On trouvera un exemple parmi tant

d'autres, la marque Herta. Cette dernière a sorti une gamme sous le nom « Herta végétal » [1].

Il semble crédible pour souligner que la végétalisation de l'entreprise qui vend des bacons, du lardon et bien d'autres sert également à appliquer du veganwashing. L'approche se réalise au travers de Vegan Society permettant de s'ordonner via des labels afin de rassurer le consommateur, mais il y en a d'autres.

Pour autant, il ne fait guère de doute que la démarche ne permet guère de soutenir la logique d'émanciper les Êtres humains et les animaux non-humains. Le capitalisme souhaite émanciper l'Être humain au travers du travail. Ainsi, les différentes mesures prises par la bourgeoisie s'inscrivent dans le fait de réconcilier le travail au travers d'un « capitalisme populaire ». Si les chaînes changent de fond en comble en apparence au travers de la transformation végétale, il n'en résulte d'une façon constante que les différentes chaînes sont les mêmes à exploiter les travailleurs. Et la forme artisanale ? Il s'agit de générer d'une façon constante en opposant les petits et les grands business d'aboutir à une diatribe « poujadiste ». Dans ce sens, il apparaît que la transformation sociétale où la consommation devient un « outil militant », il n'en reste pas moins qu'elle n'est que la résultante d'une diatribe consistant à considérer que le travail à petite échelle serait mieux qu'un travail à grande échelle.

De ce fait, la thématique inspire la « bien-pensance » sur la logique du retour à la terre et aux « bonnes pratiques » telles que l'agriculture biologique, c'est-à-dire des produits biologiques, des circuits courts, des monnaies locales et bien d'autres, aboutissant à une forme de décroissance. De cette sorte, il convient de souligner que l'approche décroissante ne peut qu'aboutir dans les faits sur une pente glissante vers l'obscurantisme comme le soulignait déjà à l'époque le cercle Léon Trotski (Cercle Léon Trotski, 2009).

Ainsi, cette méthode individualiste se traduit en mettant l'individu au cœur du changement sociétal afin de faire pression sur les entreprises et la transformation comme la création des usines pour orienter vers le végétal. La modification des « us et coutumes » s'ancre dans le temps afin de reposer sur une solide assise créant un « marché structurellement soutenu ». La logique repose dès lors sur la somme des individus afin de générer une dynamique de fond. De ce fait, la démarche capitaliste se retrouve au croisement de ce mode raisonnement et de pratique. La notion du progrès au travers des technologies renvoie à l'opposition de ceux qui utilisent les appels à la nature.

Les questions deviennent houleuses lorsque la « socialisation des moyens de production » est mise en avant par les salariés afin de contrôler leurs outils de production.

Ainsi, la bataille végétale se réalise sous la pression des consommateurs. Il apparaît que l'opinion se nourrit pour tordre le bras. La tendance est vue comme une crise sociétale. Pour les partisans du spécisme, il s'agit d'une véritable révolution ancrée de la question alimentaire. Le capitalisme s'adapte aux différentes règles en ce qu'il concerne les marchés afin de freiner la logique du progrès. Le véganisme ne pourra sortir sans une remise en cause d'une façon structurelle du capitalisme.

## 11.2 Le virage néoconservateur

Le néoconservatisme a pris un chemin ces dernières années s'inscrivant dans les pentes de l'illibéralisme. En effet, la diatribe du retour du conservatisme s'inscrit dans les lignes de Friedrich Hayek (Hayek, 1946) sur un constat que le totalitarisme ne pouvait naître uniquement d'un capitalisme étatiste comme le fut l'Allemagne Hitlérienne, l'Union Soviétique ou encore la Chine « populaire » de Mao. Ainsi, la seule alternative ne pourrait résulter dans une approche à la Margaret Thatcher qu'il n'y aurait aucune alternative. Il s'agit de consacrer une dynamique protofasciste du keynésianisme, il s'incorpore également dans une vision d'ancrer la question du nationalisme et du patriotisme. Dès lors, la position du théoricien de la Théorie Générale apparaît comme une logique contre la nation. Ne parlons guère de l'œuvre de Karl Marx. L'École de Viennes et les Chicago Boys produisent d'une façon irrémédiable un « capitalisme autoritaire » si ce n'est un « capitalisme dictatorial ». De cette sorte, la position s'enracine dans le fait de sauver la « morale » et les « mœurs ».

La question des minorités laisse entrapercevoir une dichotomie de fond. Ainsi, il se construit une identité collective artificielle. De telle sorte que la cancel culture bat son plein afin de recréer une chasse aux livres considérés comme « hérétiques » lorsqu'elles permettent de décimer des bibliothèques, notamment aux États-Unis d'Amérique. Il apparaît dès lors que « l'inconnu », c'est-à-dire celui différents de « soi » ou des stéréotypes de « l'individu idéal ». Ainsi, le néoconservatisme porte en lui une forme de nettoyage culturel. Dès lors, la doctrine d'Hayek prend l'eau. En effet, ceux qui prônent un ultralibéralisme sont les mêmes où le totalitarisme semble approcher comme une ligne de mire.

De cette manière, le virage néoconservateur permet de sentir la sensation de « dépossession culturelle ». Les questions démocratiques et d'individualisme sont mises sous le tapis. Ainsi, Les Républicains au travers de l'Hexagone tout comme outre-Atlantique (et les partis plus conservateurs) tiennent une position dangereuse pour la République. L'approche en substrat se réalise par la radicalisation des positions. Ainsi, la thématique vers le « nationalisme fermé » s'accroît progressivement tout comme la position ultralibérale. Les minorités sont vues comme des adversaires voir des ennemis politiques qu'il faille faire taire au nom de la « majorité silencieuse ».

Dans le stéréotype, ils y voient une forme construite afin de laisser vivre le « roman national ». La démarche dans le fond laisse un substrat refusant le progrès qu'implique les différentes recherches sociologiques.

Les défenseurs de la viande se sentent agressés en raison de la progression croissante des alternatives proposées à la viande. L'approche subjective laisse entrevoir d'une façon clairvoyante, dont le morceau de Tofu ou de simili-carné les agresse dans leur intimité pour une raison évidente : elle place le fait qu'ingérer un aliment appartient de l'ordre de l'intime. De plus, la doxa dominante se résulte par le fait que dès la naissance, l'alimentation carnée est promue par les différents lobbies, les organisations gouvernementales et les différents professionnels de santé. Cela demande une remise en cause afin de déconstruire les différents mythes. Ainsi, il apparaît que pour un avenir verdoyant cela suggère une remise en cause de soi et de son lien avec les animaux.

Le conservatisme culinaire apparaît dans ce sens comme un patriotisme. La ques-

tion du bien-être animal se retrouve souvent reléguée dans un second plan en mettant en avant le sort du paysan ou encore des plus précaires. Pourtant, il ne fait guère de doute que le « paysan » comme le « prolétaire » ne sont que des sujets pour éviter la confrontation de fond.

Le modèle de la République s'inscrit également dans une approche « républicaine ». Dans ces périodes de crise, cela suggère de mettre en avant une critique en ce qu'il concerne la République afin de se transporter vers son achèvement ultime.

## 12 Quelle république pour demain ?

Le destin funeste que prépare les conservateurs et les libéraux de toutes tendances s'avère être celle d'un retour à une société du 19ème siècle au travers d'une République dévalitalisée de l'esprit républicain.

### 12.1 Une république vacillante

La Cinquième République mise en place par le Général De Gaulle sous la forme d'une « monarchie présidentiale » n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle a été mise en place après la débâcle de la Quatrième République sur fond de la guerre d'Algérie. Les idéaux de démocratie n'étaient pas les mêmes que ceux d'aujourd'hui. En effet, la recherche d'une majorité parlementaire se réalisait au travers de différentes alliances. L'instabilité parlementaire qui en résultait confiait une instabilité politique. Ainsi, il convient de souligner que la démarche qui s'avérait à remplacer le Premier ministre vers le président permettait de réaliser des programmes et de tenir une cohérence. Or, nous ne sommes plus en 1958, mais à l'aube de la décennie de 2020. La guerre d'Algérie apparaît très loin, mais la forme qu'a prise la Cinquième République laisse un trou de souris pour comprendre que le « caporalisme parlementaire » ne permet pas de créer une majorité avec des contre-pouvoirs. Au contraire, la constitution au travers de différents mécanismes permet de créer une pression sur les élus. La dynamique d'Emmanuel Macron a accéléré ce processus afin de mettre en avant cette forme de parlementarisme. Dans ce sens, les différentes lois populaires sont soumises au travers d'un autoritarisme sans précédent. La démarche républicaine se traverse dans une forme de dystopie sans précédent.

La République vacille progressivement et se craquelle. Les bases des défenseurs de la République se retrouvent confrontées face à une réaction sans précédent utilisant la République afin d'y instaurer leurs différentes visions du monde. L'impossibilité génère d'une façon irrémédiable une forte « réaction » et un « conservatisme » de fond.

Dans l'arrière-plan, le parlementarisme comme forme de gouvernance sous un régime libéral s'enracine progressivement dans une dynamique dans un outil de production juridique de lois favorisant et renforçant le pouvoir en place. Les différentes techniques s'enracinent également dans le fait que le modèle de la Cinquième République est à bout de souffle. Ce ne sont pas des réformes constitutionnelles qui permettront de sauver la République, mais la continuité de la transformation républicaine dans le paysage politique.

La question d'une nouvelle République afin de mettre en avant une autre construction, un autre idéal et un autre horizon laisse penser que les différents courants néolibéraux ne peuvent qu'être des conservateurs en puissance. Dans ce sens, les différentes thématiques des « pseudo-universalistes » en disent long. Il ne fait guère de doute que l'enracinement de cette constitution ne permettra en aucun cas d'éviter à ce que le château de cartes puisse résister longtemps.

La République au travers du « modèle français » n'est plus l'ombre d'elle-même. Son universalisme reste sujet à caution par les néoconservateurs. Les débats incessants sur les questions de la laïcité, d'islam et d'insécurité marquent le pas vers un tournant d'une « crise existentialiste » et « identitaire ». Quelle République allons-nous laisser à nos enfants ? Quelle République sortira-t-elle des urnes ? Ces deux questions construisent les fondamentaux pour redonner une forme d'espoir aux nouvelles générations. La lente déliquescence vers l'abstrait souligne que les piliers sont en train de s'effondrer. Dès lors, la République « démocratique et sociale » comme le soulignait l'un des slogans de la Deuxième République apparaissent à n'être plus que l'ombre d'elle-même.

## 12.2 Une République non-aboutie

Le modèle républicain tel qu'il est conçu en France s'inscrit dans une logique « libérale ». Au travers de la mise en place d'un régime où la bourgeoisie a en partie aboli les différents privilèges de la noblesse.

Le rationalisme l'a emporté sur les différentes idéologies. L'une des premières mesures en sortira au travers de la Constitution civile du clergé. Cela permet à l'État de reprendre le contrôle sur l'ensemble des églises. Dès lors, elles deviennent propriété de la Nation. Il s'agit d'une façon de nationaliser les biens de l'Église, notamment au travers la vente de ses différents chefs d'œuvre afin de remplir les caisses de l'État.

La devise républicaine tient dans un triptyque : Liberté, Égalité, Fraternité. Elle est extraite d'un discours sur « la garde républicaine » de Robespierre. Toutefois, elles ont été vidées de leurs substances afin d'entrer dans une époque contemporaine où la « neutralisation de l'espace public » permet d'une certaine manière d'accélérer un « modèle républicain » profondément ancré dans les esprits vers un « modèle républicain » de nature séparatiste et dissout de son corpus fondamental.

Ainsi, la « République » de Robespierre a laissé place à une République de Nicolas Sarkozy, de Manuel Valls ou d'Emmanuel Macron. Ainsi, la liberté devient un emblème en faveur des « libertés économiques » sous-entendant un autoritarisme, l'égalité afin de réduire au rabais les droits sociaux et mettre un nivellement par la base et la fraternité réside dans une vision de charité.

Une vision clairement ambitieuse surgit de ce délitement des valeurs du Jacobinisme. La « Liberté » renvoie dans les faits aux « libertés fondamentales », la thématique de « l'Égalité » aboutie dans les faits à une forme d'égalitarisme, c'est-à-dire le communisme et pour terminer la « Fraternité » advient nécessairement sur l'idée que les « travailleurs » savent très bien que leur union tant au niveau national qu'international permet de faire vibrer des espaces fraternels.

La tête du roi tranchée a laissé proliférer le monopole de la bourgeoisie sur les



différentes institutions. Cette référence laisse une nostalgie chez les monarchistes. La tradition veut qu'on y mange des têtes de veau. Cette pratique s'avère profondément spéciste, mais l'image qu'elle renvoie permet d'une façon ou d'une autre de sabrer le champagne de la chute de Louis XVI. Les différentes vociférations de la droite radicale et extrême-droite s'accompagnent sur le plan afin de dérouler une réécriture de l'Histoire nationale afin d'en créer un roman sur le fait qu'il a été condamné à mort à une voix prête d'écart. Cela confère une dimension où la monarchie a basculé d'un rien. Mais n'oublions pas un seul instant que les accusations entraînent en lien avec la trahison au profit des puissances étrangères. Les nationalistes ont toujours le goût de savourer les différentes démarches au profit des puissances étrangères, dont la Russie. De ce fait, cela permet de mieux comprendre le cheminement intellectuel.

De plus, les privilèges abolis durant la Révolution française ont été transférés au profit de la bourgeoisie. De ce fait, la République telle qu'elle a été conçue par Robespierre, Danton ou Babeuf reste une ébauche du projet révolutionnaire. La prise du pouvoir par Napoléon Bonaparte permet de voir l'aspect progressiste. La question du centralisme prend une place fondamentale en opposition aux fédéralistes perçus à l'époque comme des monarchistes. Dans une période où le caporalisme revient, l'adoration de la Commune de Paris par les progressistes laissent une porte ouverte pour les adoreurs de l'empire napoléonien. Cela permet de différencier la position sur l'échiquier politique. Il ne suffit pas de se réclamer de la République pour y défendre ses valeurs. Elle n'est pas un bloc monolithique, mais un marché tel un grand bazar.

La bourgeoisie sait parfaitement sur quel pied danser en ce qu'il concerne le monopole des pouvoirs. Pourtant, il convient de souligner que la deuxième république permet de consacrer l'aspect démocratique et social. Les différentes révolutions mises en place par le prolétariat débouchèrent sur une « lutte des classes ».

## 13 Des lendemains difficiles

Le capitalisme tout comme les différents courants réactionnaires se positionnent afin d'empêcher toutes les évolutions de la société. L'idée de créer des polémiques se basent notamment sur un « capitalisme de connivence » (en opposition au capitalisme de marché) et du mouvement « anti-vegan ».

### 13.1 Un capitalisme de connivence

Le capitalisme apparaît comme la meilleure des solutions en matière de structuration de la société. Il s'est développé au travers du globe à des vitesses différentes. L'idéal qui en ressort laisse sous-entendre qu'il y a nécessairement une question qui en ressort selon ses différentes formes : étatique, néolibérale, corporatiste, etc

Pour autant, il convient de souligner que nous vivons à l'heure du néolibéralisme. Ce système vanté comme étant le « plus abouti » et vecteur du progressisme laisse entrevoir une contradiction nécessaire. La question de la « concurrence libre et non-faussée » intervient comme un « dogme », une « parole d'évangile » et bien encore.

Pourtant, dans un examen approfondi de la « concurrence » dans un « marché pur », c'est-à-dire dans des contraintes liées à des modèles réalisés en laboratoire

ne s'inscrivent aucunement dans une « réalité » prenant en compte l'ensemble des paramètres, permet de relever les différents sacrifices qui ne peut que déboucher sur une guerre civile.

Cependant, l'idée résulte dans la démarche que le « néolibéralisme » serait salvateur et inscrirait d'une certaine manière le progrès, mais à une condition prête : déployer la « main invisible » partout y compris dans les secteurs où cela s'avère impossible. Cela rappelle le mysticisme omniprésent dans ce courant capitaliste. La question de la « confiscation » du « privé » censée mieux fonctionner que le « public » génère des « privatisations » en cascade. Le dogmatisme se traduit d'une certaine manière par le fait de laisser des concessions à des « entreprises » afin de contrôler des services publics.

Ainsi, il apparaît d'une façon cohérente que la création d'une entreprise dans le cadre d'une logique concurrentielle ne permet pas de satisfaire le « bien-être » et de baisser les prix. À partir de ce moment précis, il en conclut une autre variante liée en sous-marin à ce néolibéralisme : le capitalisme de connivence. Il ne fait figure à aucun moment de réalité abstraite. En effet, la « libéralisation » de l'économie suit certes la dynamique tangible d'une augmentation de la concurrence. Mais celle-ci demeure abstraite tant, l'idée recherchée ne peut aboutir à une hausse du progrès. Le « capitalisme de connivence » devient à partir de ce moment donné, l'agrégat d'un ensemble d'idéologie ne fonctionnant qu'en théorie, mais rarement en pratique.

Dès lors, les différentes mises en évidence suggèrent que les différentes transformations sociétales s'inscrivent dans une démarche contre-productive. Par ailleurs, le capitalisme de connivence porte avec lui une réaction très profonde incluant dans ce sens : l'approche alimentaire et éthique. De ce fait, le mouvement anti-véganisme s'inscrit dans une certaine manière dans la longue suite réactionnaire.

subsectionLa réaction anti-végane

Le mouvement végan subit d'une façon consciente une réaction en lien avec le mode de vie qu'il propose. Ainsi, nous l'avons déjà développé ci-dessus : les éleveurs, les corporations agricoles, les agro-industriels ou encore les boucheries/poissonneries tentent de mettre en avant une orchestration digne d'une défense à coup de campagne publicitaire comme pour Interbev financé au travers de l'État. Cela permet de dire qu'Interbev, c'est l'État, et l'État, c'est Interbev.

La dynamique d'une résistance se joue essentiellement sur Internet. Il faut dire que la communication repose accessoirement sur des individus en manque de reconnaissance dans un profil stéréotypé à savoir le mâle blanc. Il semble nécessaire de ne voir que la logique de voir un regain patriarcal sur fond de discrimination. En effet, l'idée réside par cette logique de mettre en avant une vision où la question de l'accès à un « produit de luxe » pour une grande partie de la population. Cela permet d'une façon claire et concrète d'apercevoir se construit sur une réaction propre aux différents mouvements conservateurs, dont les plus ultras votent Eric Zemmour ou Marine Le Pen.

Le « patriotisme culinaire » de Nicolas Sarkozy s'est transformé en un « nationalisme culinaire » du polémiste multirécidiviste. De cette sorte, la position consiste à protéger l'aspect de la tradition des différents plats qui font la culture française. La gastronomie arrivait dans une certaine manière un patrimoine immatériel comme l'a fait inscrire l'ancien président à l'UNESCO. Les repas sont vus par les « carnistes

» les plus radicaux comme nécessairement accompagné d'un morceau de viande, c'est-à-dire un morceau d'organe. L'idée réside au niveau de l'alimentation des plus radicaux de ne servir que cette dernière au risque d'avoir le scorbut. En effet, on peut vivre sans viande, mais on ne peut vivre sans fruits et légumes.

Ainsi, les « Jean Moulin 2.0 » se réfèrent à une sensation d'être attaqué au fond de leurs entrailles. Il s'avère que le « bien-être animal » s'avère comme une hérésie en raison que l'animal est fait pour être mangé. Le plus souvent, cette réaction s'accompagne d'une dissonance raciste vis-à-vis des musulmans.

Le stéréotype précité plus haut emporte ses différents préjugés. Les arguments sont variés, mais ramènent à une vision obscurantiste et formés sur une montagne d'un mille-feuilles argumentatif. Les rhétoriques des « carnistes » s'avère très proche des « complotistes ». En effet, les études scientifiques tout comme les différents rapports s'orientent vers un consensus sur l'aspect végane au niveau de l'alimentation tout comme au niveau de l'écologie.

Je crois que je ne peux pas dire qu'à partir de ce moment-là qu'il existe une réelle dérive sectaire en ce qu'il concerne le mouvement « anti-végane ». Or, nous ne pouvons pas demander à la MIVILUDES de se questionner sur cette thématique. En effet, l'État qui soutient dans les faits les propagandes visant à utiliser le « flexitarisme » comme une alternative durable entre le carnisme et le végétarisme. Dans les faits, il s'agit d'une façon de s'adresser aux classes moyennes et aux plus riches.

Les adversaires et les ennemis de la « révolution végétale » tentent par tous les procédés de discréditer les fruits et légumes, tout comme les produits industriels liés aux différents simili-carnés. Toutefois, ont-ils oublié que la viande est le résultat d'un ensemble de processus chimique ? Nous trouvons également la même rhétorique en ce qu'il concerne les produits laitiers.

Il semble nécessaire de rappeler que la cellule Demeter regardait les différents collectifs afin de réaliser une veille en ce qu'il concerne l'agribashing. Il convient dès lors de voir que la main tel l'œil de Moscou devient l'œil de la place Beauvau. Une société démocratique ne peut tenir par la surveillance des opposants. Toutefois, il incombe que si les temps risquent d'être particulièrement difficiles dans un futur proche, au bout du tunnel se trouve une éclaircie.

## 14 Après la pluie, le beau temps

Au travers d'une rigueur salariale et ouvrière, les différentes tempêtes et ouragan mène conjointement à laisser place à un ciel bleu porteur d'espoir et de progrès. La question de la lutte pour l'émancipation de tous les animaux en lien avec celle de la lutte des classes ne peut qu'aboutir dans les faits à un véritable progressisme. L'antispécisme intervient à partir de ce moment précis comme un pierre angulaire de toutes les luttes et des différentes convergences en question.

### 14.1 Une lutte animaliste anticapitaliste

La question salvatrice réside dans la mise en place d'une approche anticapitaliste tout au long du livre [c'est-à dire des épisodes]. Il semble concret de voir que les

deux formes de révolution cohabiteront au travers des approches radicales. Les « lendemains qui chantent » ne laissent guère de doute à une transformation de fond en comble de la société. La réalité réside dans le fait d'apercevoir une fenêtre sur l'extérieur là où les fenêtres des abattoirs sont plongées dans la peine ombre et les lumières artificielles. Les animaux d'élevage sont conduits vers un long couloir afin d'y être lamentablement exécutés alors qu'ils n'ont commis aucun crime.

En ce sens, l'approche universelle intervient mettant au centre deux luttes, l'une héritière de plusieurs siècles et l'autre s'enracinant dans une même longueur historique au travers d'approches différentes. L'unicité met en place une seule vision connotant un entrelacement deux luttes où chacune est liée. Le spécisme comme le capitalisme demande une mise en perspective de ces deux idéologies avec ses aboutissements. Les deux luttes sont liées de façon mécanique.

La dialectique révolutionnaire au sens prolétaire permet d'une façon rationnelle d'aboutir à la construction tangible sur deux luttes conjointes ayant une finalité en ce qu'il concerne : l'abolition du salariat et du spécisme. Certains diront que l'approche en matière de la radicalisation de la classe dominante, la priorité reste de s'attacher à « l'émancipation de l'être humain ». En effet, le « capitalisme populaire » permet dans ses lignes une tentation vers une idéologie fascistoïde comme nous l'avons souligné plus tôt [dans d'autres épisodes]. La « lutte des classes » est perçue comme obsolète par ces derniers, afin que l'accumulation du capital (Luxemburg, 1913) progresse dans les différents pays comme ce fut le cas au moment où Rosa Luxemburg a écrit un livre à ce sujet. Les temps changent, le capitalisme s'adapte, mais le capitalisme reste en place.

Pourtant, une perspective s'enracine dans la problématique du secteur agro-industriel. En effet, un champ collectivisé sous la forme de kolkhoze ou un abattoir autogéré ne permet pas de sortir de la lignée du spécisme. De cette manière, une approche croisant la réalité du capitalisme s'enracine d'une manière ou d'une autre à mettre en avant l'abolition du salariat comme celle du spécisme de façon parallèle afin d'avoir une grille de lecture permettant l'abolition des rapports de domination.

Toutefois, l'approche sera longue en raison de « la loi sur le séparatisme », une loi clairement antirépublicaine et anti-laïque permet de dissoudre toutes les associations, les collectifs ou même des partis. Le « vrai séparatisme » provient entre autres de place Beauvau. Dans ce sens, il convient de souligner que la démarche sera longue et fastidieuse. Il n'en reste pas moins que face à la diatribe d'un gouvernement fascistoïde, cela permet de souligner qu'en matière de séparatisme, il s'y connaît. En effet, le « séparatisme des riches » ne fait guère de doutes sur ses intentions : bâillonner la démocratie afin de laisser une seule ligne idéologique au travers d'un multipartisme de façade.

## 14.2 L'abolition des rapports de domination

Il semble nécessaire de mettre en avant que la finalité de cet ouvrage repose d'une façon constante visant à supprimer les différents rapports de domination dans deux cadres : l'un au niveau des classes sociales, l'autre au niveau des espèces.

Toutefois, je n'affirme point que les espèces sont toutes égales selon une hiérarchie artificielle, mais que les valeurs qui forment cette hiérarchie pousse clairement vers

une vision où l'axe de l'exploitation permet d'exister.

La consécration de la dynamique débouche sur la question de l'abolition de la domination d'un individu sur une autre. Cela peut permettre d'une certaine manière d'enclencher une société plus solidaire et moins violente. En effet, la question du salariat génère une friction sans cesse sur fond de braise chaude. Les approches réformistes comme un « salaire juste » occulte la réponse en matière de racine des problèmes à savoir « l'abolition du salariat » (Marx, 1865).

Dans ce sens, il existe une dynamique qui s'inscrit dans le fait d'en terminer avec ce dernier. Mais, la réponse de la bourgeoisie comme dernier mot réside dans le fait d'être « auto-entrepreneur » pour rendre des services à une société de façon quasi-exclusive. Ainsi, il apparaît clair que le « salariat déguisé » ne peut permettre une évolution tangible de la société. De cette sorte, les « salariés ubérisés » deviennent malléables à tout point de vue.

La domination liée de l'Homo Sapiens se traduit également par l'exploitation des animaux non-humains pour formes diverses en ce qu'il concerne l'utilisation de l'animal au travers d'un objet. Il convient dès lors d'admettre que la place de l'être humain ne serait en aucun cas celle que la doxa dominante tente d'y attribuer. Ainsi, la bataille animaliste se retrouve fondée au travers de déstructuration de la logique ambiante. Le spécisme en tant que philosophie tente par toutes les subtilités de s'enraciner dans les différents paysages. Les dimensions retiennent comme nous l'avons souligné au travers d'un « patriotisme » voire d'un « nationalisme » culinaire que la démarche s'avérait propre aux différents fondamentalistes.

Le spécisme est vu comme une nouvelle forme de fondamentalisme, dont les opposants n'hésitent pas à utiliser une dialectique propre à l'extrême-droite et de la droite antimusulmane en y référant ces éléments : « ayatollah », « khmer vert », etc.

Les références aux différentes formes de totalitarisme tentent d'attribuer les éléments dialectiques afin de faire sortir du champ du débat démocratique, mais les accusations d'un nouveau fondamentalisme laissent cinglant les réalités divers argumentations et les acrobaties en matière de raisonnement. On pourra parler de la cause végane : nouvel intégrisme ? (Denhez, 2019) symbole d'une dérive où les questions de la recherche du totalitarisme, notamment des travaux d'Hannah Arendt (notamment au travers du Système totalitaire) (Arendt, 1972) demeurent absentes. Bien que ces derniers soient critiquables sur la logique de la démonstration aboutissant à l'idée que « les extrêmes se rejoignent ».

La question soulève un spectre sur la réalité de ces différentes fermes quelle que soit la taille. Si les animaux de ferme sont utilisés dans un seul but : produire du lait ou des œufs, constituent d'une certaine manière des outils industriels. En effet, l'animal non-humain est utilisé uniquement en raison de ses outils reproducteurs. De ce fait, les femelles subissent une double contrainte. La place aux doutes de la mise en pratique résulte également d'une forme d'eugénisme comme je l'ai précité plus haut [dans d'autres épisodes]. En effet, les productions de lait et des œufs n'ont rien de naturel. Le tout est réalisé afin d'en faire des machines productives. La question de la transition vers une société post-spéciste et post-capitaliste devient une nécessité.

### 14.3 Une société post-capitaliste et post-spéciste

L'idéal d'un communisme au sens de Rosa Luxemburg s'inscrit dans une démarche où la place à la « démocratie ouvrière » devient le fer de lance de la construction de la société post-capitaliste. En effet, il s'avère qu'il n'y aura aucun deep learning de fond pour aller vers une société où la société sera entièrement autonome et la quantité de travail s'inscrira clairement vers une automatisation de la société comme source de progrès afin de diminuer le temps de travail de façon individuelle. La reprise du contrôle ouvrier sur les moyens de production permettra d'aboutir à une meilleure gestion, une meilleure répartition de la valeur ajoutée ainsi qu'une distribution des profits (s'il y en a). La transition vers le communisme ne peut qu'aboutir par une transformation de la société en lien au travers des différentes masses.

Cette rhétorique laisse sous-entendre d'une façon objective que le dépassement du spécisme comme celui du capitalisme ne pourra être obtenu qu'au travers d'un changement en profondeur de la société. Dès lors, il convient d'analyser dans une analyse à propos de l'usage de la dialectique prolétarienne en ce qu'il concerne le développement du mouvement spéciste.

## 15 Epilogue

Dans un monde,

## 16 Post-Face

### Références

- [1] Emmanuel Macron. Discours du Président de la République devant le Parlement réuni en Congrès à Versailles. *Site de l'Elysée*, July 2018.
- [2] Philippe Ciais and Élodie Vieille Blanchard. Arrêter la viande, une solution efficace pour sauver le climat. *Reporterre*, March 2022.
- [3] Sidonie Naulin. Le repas gastronomique des Français : genèse d'un nouvel objet culturel. *Science de la Société*, (87), 2012.
- [4] Thomas Lemaigre. Dernières formes de vie. *La Revue Nouvelle*, 3(3) :2–6, 2018. Publisher : Association la Revue nouvelle.
- [5] Renaud Hourcade and Albin Wagener. Le climatoscepticisme : une approche interdiscursive. *Mots. Les langages du politique*, 127(3) :9–22, 2021. Place : Lyon Publisher : ENS Editions.
- [6] Arnold Arluke and Clinton Sanders. Le travail sur la frontière entre les humains et les animaux dans l'Allemagne nazie. *Politix*, 64(4) :17–49, 2003. Place : Louvain-la-Neuve Publisher : De Boeck Supérieur.
- [7] François De Smet. *Reductio ad hitlerum. Une théorie du point Godwin*. Perspectives critiques. Presses Universitaires de France, Paris cedex 14, 2014.
- [8] Florence Burgat. Jean-Pierre Digard, L'Animalisme est un anti-humanisme. *L'Homme*, 229(1) :199–200, 2019. Place : Paris Publisher : Éditions de l'EHESS.
- [9] Karl Marx and Friedrich Engels. *Manifeste du Parti Communiste*. 1847.
- [10] Pieter Singer. *La libération animale*. 1975.
- [11] Collectif. POUR UN ANTISPÉCISME DÉBARRASSÉ DE PETER SINGER Développons un antispécisme intersectionnel.
- [12] Quevieux Quevieux. Critique du darwinisme de gauche. (27), 2015.
- [13] Alain Bihr. La novlangue néolibérale : un aggiornamento en trompe-l'œil. *La Pensée*, 395(3) :56–65, 2018. Place : Pantin Publisher : Fondation Gabriel Péri.
- [14] Alexandre-Reza Kokabi. Les hommes, ces viandards qui plombent le climat.